This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

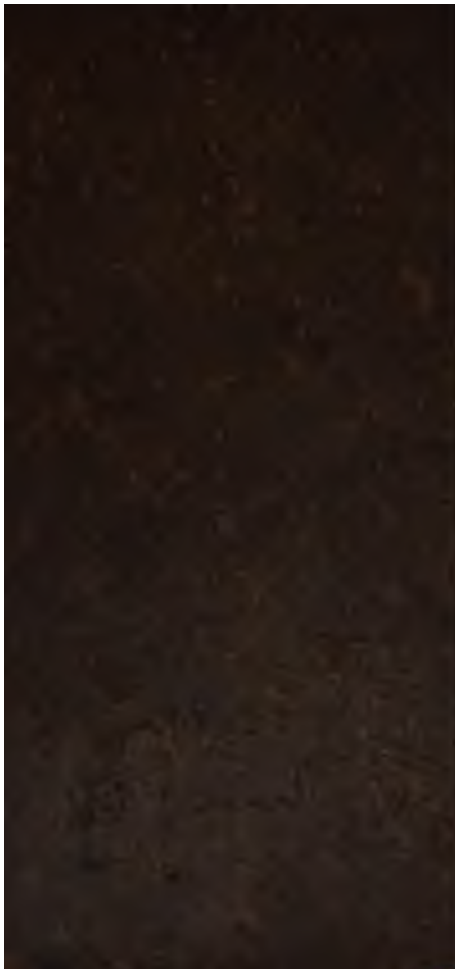
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



TAYLOR
INSTITUTION

Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE

MYLNE 465

OXFORD
1992

BLANÇAY,

PAR L'AUTEUR

DU

NOUVEAU VOYAGE SENTIMENTAL.

SECONDE ÉDITION.

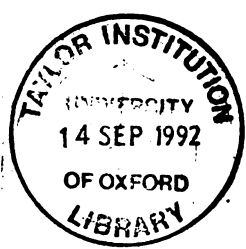
SECONDE PARTIE.

A PARIS,

Chez GUILLOT, Libraire de MONSIEUR, rue des Bernardins, la premiere porte cochere en face Saint-Nicolas-du-Chardonnet.

1789.

Avec Approbation et Permission.


TAYLOR INSTITUTION
14 SEP 1992
OF OXFORD
LIBRARY

BLANÇAY.

CHAPITRE PREMIER.

LA DÉVOTE ET SES VASSAUX.

Quelque tems après, je retournai à la campagne; mais ce fut pour aller à la terre de M. d'Arleville; et quelle différence! Ce n'est pas qu'il ne fût beaucoup aimé, ainsi que ses deux enfans; mais la réputation de Madame d'Arleville l'y avait précédée. Cependant, comme elle n'y était pas encore venue, on lui

que l'on [illegible]
vint au-devant d'elle ; m
pas cet air empressé qui
charme des hommages
seul avait dicté la harang
et ce qui marquait enco
que, dans les phrases qui
à M. d'Arleville et à ses
on retrouvait l'expressi
ment. Leurs yeux disai
vateur attentif : « Quel
» ce brave homme ait
» pour épouse ! Nous é
» Il y a bien à craindr

menait par-tout) et semblaient dire: « Voilà sûrement celui dont on nous » a parlé »,

Madame d'Arleville répondit à la harangue du Bailli par deux ou trois mots qu'elle appella un remercîment; puis s'informa s'il y avait de la piété parmi ses vassaux, enjoignit au bon Curé Francir d'y tenir la main, promit sa bienveillance à ceux qui prieraient le plus; tout cela brodé de quelques phrases mystiques, et dit du ton de dignité d'un être supérieur qui veut bien descendre de sa sphère. Elle finit par donner au Curé diverses choses pour l'ornement de l'Eglise. Adèle était allée se mêler parmi les villageoises, qu'elle embrassait bien cordialement, donnant aux jeunes

parlant avec cette affabili
sante sur l'inférieur, leur
que, le Dimanche suivant
donnerait des prix pour l
et que l'on danserait ensui

La joie revint animer la
mie de ces bravés gens
regardaient toujours Mme.
avec l'air de dire: — «(
» mage qu'une aussi bon
» selle, qu'un aussi bon je
» aient une pareille belle-

Il n'y eut que quelqu
femmes, dévote saussi, ma

en rabattît dans un endroit où elle voulait donner l'exemple. Tous les jours, elle y passait trois ou quatre heures. Le Dimanche, elle y resta presque toute la journée, persuadée qu'au respect pour son rang, ses vassaux joindraient la vénération pour sa piété. Elle se trompait. Nulle part on n'est dupe long-tems de la fausse dévotion. Dès que l'office fut fini, on laissa la béate dans son banc seigneurial, et pendant qu'elle feuilletait ses livres, on était déja au château, disputant le prix de la course, et dansant sous les marronniers de la grande cour.

Au lieu de la prétentio
qui préside aux bals de
n'avait là que le desir
On y dansait de tout
ménétrier jouait de to
et la vraie gaieté a
monde. Au lieu de ces
auxquelles vont comt
toute une nuit, ceux
pas, les mères et les
des banquettes, e

donnés aux jeunes villageoises nouait une collerette et parait un chapeau.... Est-il surprenant qu'au village la moindre assemblée devienne une fête ?

C'était pour moi qu'elle en était véritablement une, pour moi qui dansais avec Adèle. Chaque fois que nos mains se touchaient..... nous n'avions pas, comme à la ville, de ces gants, qui exigent un serrement décidé, auquel la pudeur se résout difficilement. Nos mains étaient nues, le moindre frémissement était senti. Et puis ce terrein inégal qui, en mettant de l'incertitude dans les pas, forçait, pour les assurer, de s'appuyer un peu sur la main du danseur..... Je ne sais si mon imagination me trompait, mais elle me rendait bien

d'un laquais portant sa di
d'Eglise, ses carreaux,
gneul..... Elle entend la
apperçoit la danse, arriv
fait renverser l'orchestre
prenant à tout le monde :
» ment, Monsieur d'Arle
» autorisez de pareilles
» vous, Mademoiselle,
» cela que vous vous
» Danser comme une fol
» d'un tas de paysans ! V
» bien des exemples
» donne ».

[illegible] instant la iol

CHAPITRE III.

BIEN RÉPONDU.

Nous ne fûmes pas quittes aussi promptement des aigres et pieuses remontrances de Madame d'Arleville. Le Curé, qui fut mandé, ce bon M. Francir, en fut le principal objet. — « Il était inconcevable qu'un » homme de son âge permît des plai- » sirs aussi profanes! — Madame, » les malheureux, que le sort con- » damne à des travaux pénibles, se- » raient bien à plaindre, si, après » une semaine entière de travail, ils » n'avaient pas un jour de récréation. » — Monsieur le Curé, l'Ecriture dit

» une peine, au lieu d'être u
» magement. — Comment ! :
» le Curé, vous mettez de l
» tion dans vos réponses ! Vo
» mieux d'en mettre à conv
» paroissiens que le Dim
» entiérement destiné à prie
» dame, pour obtenir ass
» faut pas exiger trop. L'e
» revient de l'école, eml
» père, lui fait quelques
» puis va se livrer aux a
» de son âge. Si on exige
» tems qu'il leur destine,

» qu'il mît la même ferveur dans ses
» caresses ? — Il est bien étonnant,
» M. Francir, qu'à votre âge, vous
» ayiez un esprit de tolérance aussi dan-
» gereux dans un Pasteur. — Plus on
» vieillit, Madame, plus on doit de-
» venir indulgent. L'expérience ne sert
» qu'à prouver les abus de l'intolé-
» rance, et j'aime mieux être entouré
» d'enfans qui m'aiment comme un
» père, que de gens qui me craindraient
» comme. . . . . — M. le Curé,
» finissons un verbiage inutile. Je suis
» trop instruite sur cet objet, pour
» que vos phrases puissent ébranler
» mes principes. Il n'y a qu'un mot
» qui serve. Je prétends que vous
» défendiez les jeux et toute espèce
» d'amusemens, le Dimanche. —

; de ne
s desirez :
ontre ma
; êtes bien
: tenir tête
mptez que
s. Eh ! qui
on , si les
. . . Cela
Dieu ! quel
! Monsieur
errai quand
autres prin-
ne serait pas
ait changer ».
faisant un
endant quel-
l'Arleville fut
Grand Dieu » !
dit-elle

dit-elle enfin, « qui pourrait croire » de pareilles choses ? Et l'on s'étonne » que les Seigneurs ne répandent pas » le bonheur dans les campagnes ! » Ce serait une si grande jouissance » pour moi, que de rendre tous mes » vassaux heureux ! mais non ; ils » ne savent l'être que dans le péché. » Et leur Pasteur encore, qui au lieu » de les éclairer..... Il n'y a plus » ni piété, ni vertu sur la terre ».

CE torrent de pieuses exclat
fut interrompu par une vieille
de-chambre, qui vint annon
Pyrame (c'est le nom de l'épa
avait des coliques. — « O cie
» Pyrame ! Apportez-le-moi b
» Cette chère bête ! que peut-e
» avoir » ? Pyrame fut apporté
ment étendu sur un coussin,
vieille déposa sur les gen
Madame d'Arleville. On fit
des mouchoirs de batiste pou
lopper le malade. On lui

toutes les friandises imaginables, tout cela accompagné de caresses pour lui, de reproches pour les gens, de brusqueries contre ceux qui n'apportaient pas assez vîte, ou d'un air assez chagrin, ce que l'on imaginait de lui offrir. Au milieu de ses doléances, des expressions de sa mauvaise humeur, Madame d'Arleville ne cessait de se récrier sur son extrême sensibilité, qui ne lui permettait pas de voir souffrir le plus petit être, sans partager ses maux. — « Pour vous, » Mademoiselle », en s'adressant à Adèle, « rien au monde ne peut vous » émouvoir. Vous verriez mourir ce » pauvre animal, sans en être plus » affectée. Mon cher Pyrame ! Il n'y » a que moi qui compatisse à ton mal.

» Délicat comme tu es, il y a long-
» tems que tu aurais péri, si tu étais
» tombé en de certaines mains. On
» n'aurait jamais eu pour toi ces
» soins tendres qui exigent une sen-
» sibilité aussi vive, aussi exquise
» que la mienne..... Qui est-ce
» donc qui ouvre si brusquement cette
» porte ? Ce pauvre Pyrame en a tres-
» sailli ».

C'était le garde-chasse amenant un paysan qu'il avait surpris tirant un coup de fusil. Ce pauvre homme courut se jetter aux genoux de M. d'Arleville. Il en fut reçu avec cette nuance de sévérité qui laisse entrevoir le pardon ; et il commençait à se rassurer, lorsque Madame d'Arleville prenant la parole : — Comment,

» malheureux ! tu oses chasser mal-
» gré les défenses ? et encore c'est
» un Dimanche que tu choisis ! —
» Madame, je vous supplie de m'en-
» tendre : je ne suis point un bra-
» connier. — Au lieu d'être à l'Eglise !
» — C'est la première fois que j'aie
» chassé ; on peut s'en informer. —
» Aller braconner, au lieu de prier
» Dieu ! — Hélas ! c'était pour con-
» tenter ma pauvre femme, qui est
» à la veille d'accoucher, et qui,
» depuis je ne sais combien de tems,
» me tourmente pour avoir un bec-
» figue. — Un bec-figue ! Il sied bien
» à de pareils êtres d'avoir de telles
» envies. Allons, allons, conduisez ce
» drôle-là en prison. — Madame,
» ayez pitié de moi, de ma femme »...

sième dans son sein. ...
pour embrasser les genoux de M
d'Arleville, elle eut le malh
toucher Pyrame, qui se mit
— « Prenez donc garde ; v
» d'une mal-adresse ! Mon
» Pyrame ! (*au garde*) : Eh
» faut-il vous dire deux fois !
» chose ? — Allons », dit l
» au paysan, « marchons en p
La femme suivit. Je suivai
le cœur navré..... Je ne
pas long-tems. M. d'Arlevi
les avait devancés, fit rel
paysan, défendit au garde de

d'Arleville, pour éviter ses questions; lui prescrivit de ne jamais rendre compte qu'à lui personnellement des délits qu'il découvrirait, et donna quelqu'argent à cette pauvre famille, pour la dédommager de ce qu'elle venait d'éprouver.

En rentrant au château, je trouvai Madame d'Arleville occupée à donner l'ordre de faire cuire pour son chien le bec-figue pour lequel elle venait d'envoyer en prison un malheureux père de famille. Pyrame mangea les deux ailes, et l'on alla se coucher un peu plus tranquille; mais les inquiétudes se renouvellèrent pendant la nuit. On la passa presqu'entière auprès du malade, et, dès que le jour commença à poindre, on fit atteler une chaise.

L'Abbé étant incommodé, il ne put accompagner Madame d'Arleville. Je le remplaçai. Nous voilà donc ; elle, la vieille femme-de-chambre, moi et Pyrame ; j'aurais dû dire : elle, Pyrame, la femme-de-chambre et moi ; c'était sûrement dans cet ordre que nous plaçait la considération de Madame d'Arleville.

CHAPITRE V.

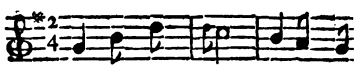
ACCIDENT. ROMANCE.

Ridicule proposition de la Dévote.

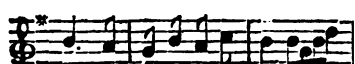
Nous cheminions dans le silence le plus absolu, par respect pour le sommeil auquel s'était livré l'animal chéri; mais il fut rudement interrompu par un cahot si violent, qu'une des soupentes se cassa. On juge sans peine et de l'effroi de Madame d'Arleville, et de l'aigreur avec laquelle le cocher fut traité, le tout en proportion de la tendresse qu'elle avait pour Pyrame.

autre arbre un jeune homme ve
dans le genre paysan, mais avec go
Il était si absorbé dans ses idées, qu
ne nous apperçut pas. Après quelqu
soupirs, il prit une guitare qui éta
à côté de lui, et chanta.

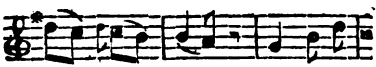
ROMANCE.



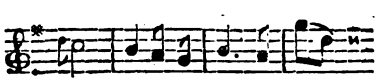
DANS les gran - deurs, ô ma Lu



ci - e! puis-ses-tu couler - -

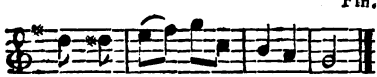


d'heu-reux jours ! mais du ha-

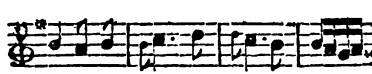


meau la douce vi-e vaut

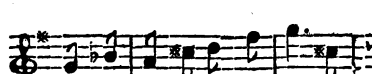
Fin.



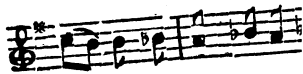
mieux que le fas-te des cours.



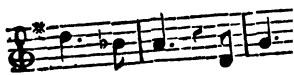
De ton er-reur dé-sa-bu-sé-



e, Lu-cie, un jour tu gé-mi-



sé - e a - lors tu la



gret - te - ras, trop tard

las!

Da capo

Dans les grandeurs, ô ma I
Puisses tu couler d'heureux jo
la bonneau la douce vi

Cette onde qui, dans la prairie,
Coulait sans bruit et librement,
Par l'art, maintenant asservie,
Du plus beau parc fait l'ornement.

Dans d'étroits canaux resserrée,
N'en jaillissant qu'avec effort,
Elle est quelquefois admirée;
Mais on maîtrise son essor:
Voilà ton sort.

Dans les grandeurs, ô ma Lucie!
Puisses-tu couler d'heureux jours!
Mais du hameau la douce vie
Vaut mieux que le faste des cours.

Dès qu'à sa pente elle est rendue,
Lucie, alors on voit cette eau,
Ne s'élançant plus vers la nue,
Redevenir simple ruisseau.

Quoiqu'elle ait dans son esclavage,
Produit un effet admiré,

Dans les grandeurs, [illegible]
Puisses-tu couler d'heureux jou
Mais du hameau la douce vie
Vaut mieux que le faste des co

Il soupira de nouveau,
guitare..... alors il nou
Il vit en même tems les soi
se donnait pour réparer
et vint, avec beaucoup
ment, nous offrir un as
jusqu'à ce que nous pussi
Nous acceptâmes. Il nc
à une petite chaumière,
le nécessaire se trouvai
s'empressa de mettre c

fagot de sarmens ; puis essuyant les escabelles qui lui servaient de siéges.... — « Est-ce là toute votre cabane » ? dit Madame d'Arleville du ton le plus dédaigneux. — « Je vous demande » pardon, Madame, j'ai encore une » chambre. — Voyons. Mon Pyrame » y sera peut-être un peu moins mal » qu'ici. — Madame, c'est qu'elle » est occupée par deux soldats, dont » un s'est trouvé fort indisposé, ce » matin, en passant par ici. Je lui » ai donné mon lit. — Peut-être qu'à » présent il se porte mieux, et qu'il » pourra céder la place. — Je crois » qu'il dort. — Il n'y a qu'à l'éveiller. » — Je ne le puis, madame ; ce » pauvre homme a besoin de repos. » — Voilà bien des égards pour des

» giste. — Aubergiste ou non ;
» paierai bien, moi. — Je si
» fâché, Madame, de vous r
» mais ce soldat est malade ;
» pond à tout. — Mais que
» vous si lui-même ne serait p
» aise de céder la place moy
» un pour-boire ? La Fleur,
» de ma part. Le mot n'était p
» que La Fleur était dans la cl
» voisine, faisant la proposit
» la part de sa maîtresse. J'e
» bientôt une voix s'élever : «
» ta maîtresse fût-elle la Da
» trente-six villages, elle se
» bien, et non pas mon cam

» La Fleur parla sans doute de Pyrame.
» La même voix s'éleva de nouveau.
» — Comment, maraut ! c'est pour
» un animal que tu proposes de dé-
» placer un homme malade ! Crois-
» moi, débarrasse vîte le plancher, si
» tu ne veux pas que je te mesure les
» épaules avec le plat de mon sabre ».

La Fleur sortit au pl
sortant, il laissa la por
j'étais devant cette porte
en face ; le jour d'une fe
précisément sur le visage
occupait le lit, et ce je
connaître Bernard. Le r
m'élancer vers lui fut l'
seul instant. Son cam
qui avait si bien accuei
c'était notre cher Sans-I
après les premiers mome
voulait absolument all

voisin célébrer la rencontre avec une ou deux bouteilles. Je refusai, donnant pour excuse qu'il me faudrait partir dès que la voiture serait raccommodée. — « Est-ce que vous êtes » avec cette..... » ? Je lui mis la main sur la bouche, en lui disant qu'il pourrait me faire beaucoup de tort.

Bernard lui prescrivit de se taire, et voulut même, à ma considération, faire une politesse à Madame d'Arleville, en se levant tout de suite pour céder la chambre. Sans-Regret ne le lui permit qu'après bien des assurances qu'il n'était plus malade.

C'était une colique que Bernard avait eue. — « C'est bien étonnant », dit Sans-Regret, quand nous fûmes dans le jardin, où nous allâmes pour

» lique-là ! Dans l'endroit
» avons couché cette nui
» avait que de la mauvai
» de la mauvaise eau : il n'a
» se résigner, comme moi,
» que de l'eau-de-vie. Il est
» m'étais bien conditionné
» il souffrait comme une n
» Heureusement qu'nous a
» cet honnête jeune homm
» a amenés chez lui, et qu
» soin de Bernard ; car,
» en convenir, je n'étais
» d'ça ; mais c'est égal ;
» somme, y n'y paraît
» que je suis bien altéré :

Je l'interrompis pour lui demander quel hasard je les rencontrais là.

« Tiens » ! dit-il, « est-ce qu'il ne » le sait pas » ? — Bernard m'apprit que Julie avait donné à Lisbeth de quoi lui acheter son congé, pour qu'il pût l'épouser. En comparant les dates, je vis que c'était le premier usage qu'elle avait fait des bienfaits de [illegible], de Sermeuil.

« Pour moi », dit Sans-Regret, » je n'ai obtenu qu'un petit campos » pour accompagner Bernard. C'est » ici qu'il faut nous quitter ; mais je » n'veux pas le laisser malade, et, » avant que nous nous séparions, faut » réchauffer avec du bon vin ces mau- » dits glaçons qu'il a bus hier. Moi- » même j'ai soif comme une canicule...

On vint me chercher pour partir. La dévote n'était pas patiente : je n'eus que le tems de les embrasser.

CHAPITRE VII,

QUI N'ÉTONNERA PERSONNE.

« Vous connaissez ces gens-là » ! me dit Madame d'Arleville, en plaçant à la fin de sa phrase le même point que l'on met après le mot fi ! — « Oui, Madame. L'un des deux » est mon meilleur, mon plus cher » ami ». J'ajoutai le récit des preuves que Bernard m'avait données de l'excellence de son cœur. — « C'est bien », me dit-elle, « de ne point oublier » ces choses-là. Il faut le rembourser. » — Il y a long-tems, Madame, que » la dette d'argent est payée ; mais

» celle de [illegible]
» monde ne pourra jam
» — A la bonne heu
» voilà dans une autre
» ne pouvez plus avo
» gens. — Dans quel
» fortune me place,
» jours honneur d'un
» nard. — Songez
» gens au-dessous d
» faire beaucoup d
» peux le craindre
» personnes dont
» moment-là, me
» férente ». En p
niers mots, je se
[illegible] mouvement

Quelques instans après, l'ennui me faisant desirer que le tems avançât, je voulus savoir quelle heure il était. — « Est-ce là », me dit-elle, « cette » fameuse montre ?—Oui, Madame ». Elle la prit, l'examina avec un sourire dédaigneux ; puis me la rendant : — « M. Bernard n'était pas fastueux » dans ses présens ».

J'ouvris la bouche pour répondre. J'eus la prudence de me retenir, et je fis bien. J'aurais fâché sans corriger. A quoi bon ?

Je m'empressai de remettre la montre à sa place, me reprochant comme un sacrilége de l'avoir exposée au mépris d'une profane.

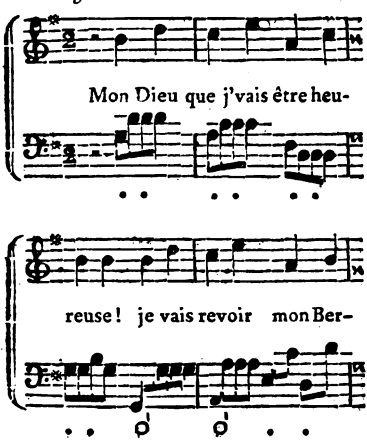
CHAPITRE V

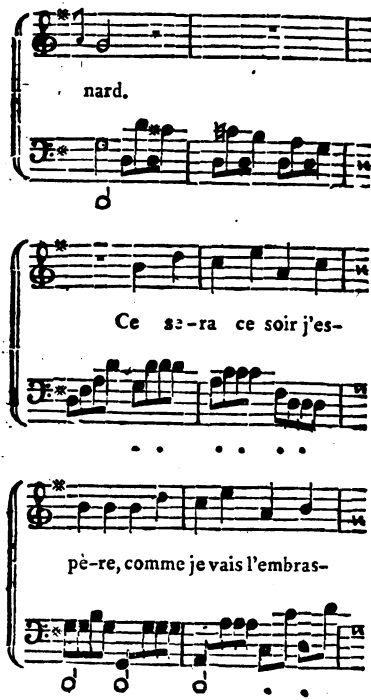
L'IMPROVISAT

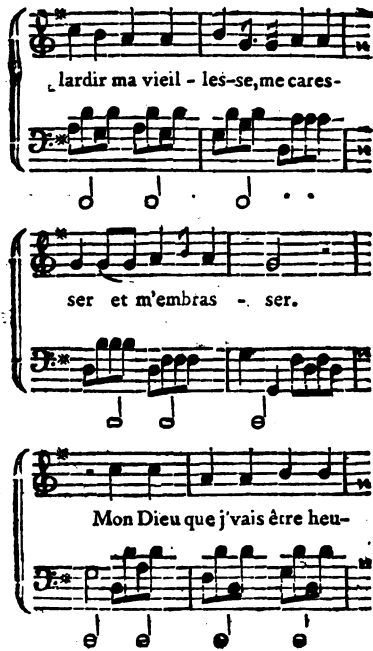
ARRIVÉ à Paris, je laiss
d'Arleville déployer tout
lité pour son Pyrame,
qu'elle consultait les M
courus chez ma bonne
Comme j'allais ouvrir
l'entendis chanter, et
dès les premiers mots,
visait air et paroles
pour écouter; voici ce
la basse n'est pas, ce

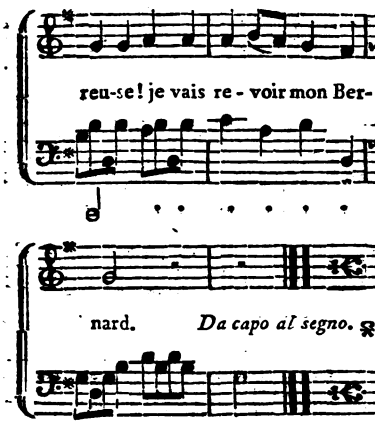
flement ſourd et chevroté du rouet qui s'alliait assez bien avec la voix tremblante et cassée de la chanteuse.

Allegretto.

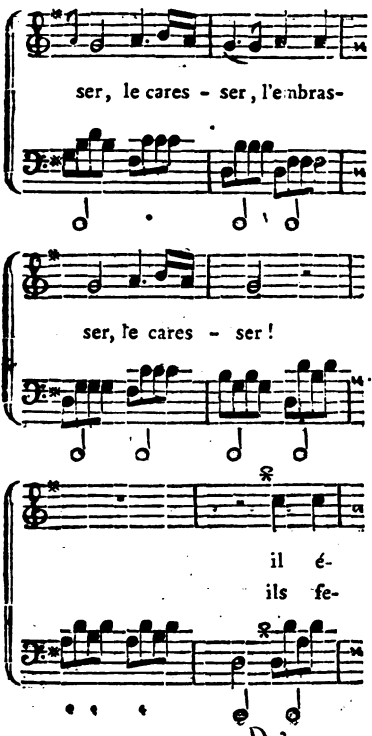


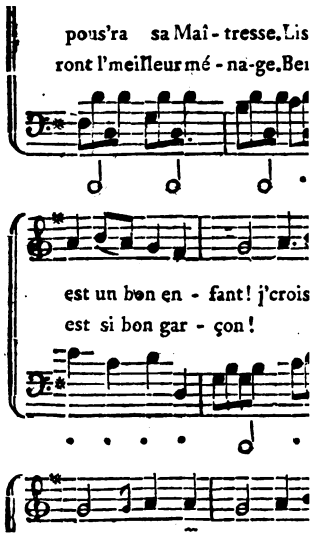

nard.
Ce se-ra ce soir j'es-
pè-re, comme je vais l'embras-


lardir ma vieil - les-se, me cares-
ser et m'embras - ser.
Mon Dieu que j'vais être heu-



Nota. Cette basse étant faite pour un clavecin, si l'on veut la jouer sur un instrument qui ait de la tenue comme le violoncelle, il faut ne prendre que les notes de la basse fondamentale. On les a marquées ici, les noires par des points, les blanches par un signe qui leur ressemble.


ser, le cares - ser, l'embras-
ser, le cares - ser !
il é-
ils fe-


pous'ra sa Maî - tresse. Lis
ront l'meilleur mé - na-ge. Be
est un bon en - fant! j'crois
est si bon gar - çon!

— « Oui, ma bonne mère, oui, » vous allez être heureuse. Ce soir, » sans faute, vous le verrez, ce cher » Bernard. — O ciel ! c'est vous, » mon cher enfant ! que je vous em- » brasse donc. Par quel hasard ? . . . » Mais comment savez-vous que Ber- » nard ? . . . . — Je l'ai rencontré sur » la route. — Cette pauvre Lisbeth ! » comme elle va être contente ! Et » sa maîtresse donc ! C'est elle qui a » acheté le congé de Bernard, et c'est » bien autant pour me rendre mon » cher fils, que pour donner à Lis- » beth le mari qu'elle aime. Allons » vîte leur faire part. . . . . Laissez- » moi donc passer ; je veux être la » première à leur annoncer cette » bonne nouvelle. Et la voilà arri-

précipité de sa béquille. . . M
n'a pas le tems de lui dema
qui lui fait tant hâter sa m
— « Il l'a vu. Il vient, . . .
» plus que six lieues, ...
» sans faute, nous le verrons
doutait bien que c'était de
qu'il s'agissait ; mais ses idée
si bouleversées par l'excès de
qu'on aurait pu être long-tems
être sûr, si je n'avais été son in
. Il n'est pas besoin de dir
fut la joie de Lisbeth. On se
bien d'aller à la rencontre de
Je m'en faisais une fête ; mais M
d'Arleville ne me permit poi

A force d'argent, elle avait engagé un Médecin à venir soigner Pyrame à la campagne, où cette pauvre bête serait plus tranquille, respirerait un air plus pur, &c., &c. Il fallut donc repartir tout de suite.

Je le rencontrai bien, ce cher Bernard; mais la voiture dans laquelle je me trouvais n'était pas à mes ordres. Je ne pouvais seulement pas demander qu'elle allât moins vîte, et je n'eus que le tems de faire signe à Bernard par la portière. Mon meilleur ami retournait auprès d'une mère respectable, devenue aussi la mienne par ses bienfaits : il allait unir sa destinée à celle de son amante; ma présence aurait mis, j'en suis sûr, le comble à son bonheur, et je

existence, à combien de
tu nous forces !

CHAPITRE IX.

RETRAITE.

A QUELQUE tems de là, Madame d'Arleville retourna bien encore à Paris; mais, cette fois, l'Abbé n'était pas malade. D'ailleurs l'objet de ce voyage était exclusivement de son ressort.

A deux ou trois époques de l'année, Madame d'Arleville faisant divorce avec le monde, allait s'enfermer, pendant plusieurs semaines, dans une Communauté. Là, un régime doux, une vie tranquille, de longues nuits, un dégagement absolu de toutes les choses de la terre, calmaient l'âcreté que son sang avait pu contracter dans

ce teint calme et reposé qui
la jeunesse des dévotes. Ur
occupée du ciel, la terre
serait bouleversée, pourvu
de sa retraite eût été exce
bouleversement général, la
lité de la béate n'en aura
troublée. Pour ôter jusqu'à
bilité de venir la distraire,
geait chaque fois de Comi
et l'on ignorait toujours ce
avait choisie. Exceptons-en
l'Abbé ; mais il était si
fidèle au plan de solitude abs
n'y eut seulement pas moy
mer sa recluse que son mar

CHAPITRE X,

QUI FERA FORMER DE NOUVELLLES CONJECTURES.

Le jour même du départ de la dévote pour sa retraite, une tante avait emmené le jeune d'Arleville et sa sœur, pour passer quelque tems dans son château. M. d'Arleville avait pris le parti de choisir ce même tems pour faire avec moi une tournée que ses affaires exigeaient. Nous partîmes à cheval, sans aucune suite. En passant devant une petite maison de campagne isolée, le cheval de M. d'Arleville fut effrayé par un chien qui sortit à l'improviste. M. d'Arleville

fut désarçonné, et blessé à la tête. Le jardinier de la maison accourut. Ce ne fut qu'avec bien de la peine, et à l'aide d'une civière, que nous parvînmes à l'y transporter. Les maîtres étaient absens. Ce pauvre homme, désolé du malheur dont son chien était la cause, donna au blessé la meilleure chambre de la maison. Un chirurgien, que j'envoyai chercher dans une ville voisine, déclara qu'il n'y avait aucun danger; mais qu'il pourrait y en avoir, si l'on risquait le moindre déplacement. Il fallut donc rester dans cette maison étrangère, où, le jardinier excepté, j'étais seul pour soigner M. d'Arleville. Je ne le fus pas long-tems.

J'avais mandé à la mère Simplet

l'accident arrivé à M. d'Arleville. Un jour qu'il sommeillait, j'étais, depuis un instant, sur un perron à côté de sa chambre ; j'apperçois venir une femme couverte de sueur et de poussière, la tête nue, ses cheveux développés au gré du vent, précipitant sa marche, ne suivant aucun sentier, tendant vers la maison par la ligne la plus droite, sans plus s'inquiéter des récoltes qu'elle traversait, que des ronces qui la déchiraient. Bientôt elle arrive toute haletante ; elle est près de moi..... Nous nous reconnaissons..... C'était Justine..... Elle tombe exténuée de fatigue. Un long tems s'écoule sans qu'elle puisse proférer une seule parole. Enfin elle me demande des nouvelles de *M.*

m'entend dire que la chamb
peu éclairée, à cause de la
du malade, qu'à peine pe
distinguer les objets, elle se
à mes genoux, sans que j
l'en empêcher, pour me cor
l'y introduire. Elle ne se rel
quand j'y eus consenti.

Elle entra aussi tremblant
feuille, s'approcha sur la p
pied, puis allant se placer a
lit, elle entr'ouvrit le rideau
yeux ne quittèrent plus M. d'
Le moment de prendre une
étant venu, je la préparai.
joignant les mains, me con

Je lui donnai le verre que je tenais. Elle le prit avec transport, se glissa le long du lit, en se faisant suivre du rideau, de manière à en être cachée..... Elle était si agitée, qu'à peine restait-il la moitié de la boisson dans le verre, quand elle le présenta au malade.

Lorsque le jardinier vint, j'annonçai Justine comme une garde que j'avais fait venir de Paris.

Elle me seconda, en modérant devant lui la tendresse de ses soins : mais combien elle s'en dédommageait lorsqu'il n'y avait qu'elle et moi ! sur-tout lorsque M. d'Arleville venait à s'endormir ! Un jour entr'autres qu'il sommeillait, ayant une main hors du lit, après l'avoir considéré

la baisa; puis me sautant au
» Ah mon ami »! me dit-elle
serrant de toute sa force
» bonheur je vous dois »!

Cependant le jeune d'Arl
sa sœur, à qui j'avais écrit
sur le point d'arriver. La
dont la retraite allait finir,
pas tarder non plus. Il f
Justine s'éloignât. Le ma
hors de tout danger; d
lui promis de lui en donn
jours des nouvelles.....
allant, elle emporta dans
qu'elle plaça sur son cœur,
qu'il avait fallu couper à

Bientôt tout le monde arriva. Bientôt le malade fut en état d'être transporté à son château. On lui conseilla, pour recouvrer entiérement la santé, d'aller prendre les eaux d'Aix-la-Chapelle.

QUELQUES affaires me fourn
un prétexte pour ne pas
voyage. Je les fis valoir av
l'adresse d'un amant qui c
s'éloigner. . . . . Jamais, no
je n'aurais eu le courage c
Adèle. L'absence qu'elle v
faire m'avait appris combien
tence était nécessaire à mon
A son départ, son frère et
nous étions embrassés : la t
les emmenait, et qui éta

fait de même. Adèle était là ; j'avais osé faire un mouvement vers elle..... La bonne tante n'avait rien trouvé de si simple au moment d'un départ ; le père ne s'y était pas opposé ; mais Adèle avait paru craindre que je ne profitasse de l'occasion. J'avais deviné cette crainte, respecté sa rigueur, et trouvé dans son embarras un dédommagement auquel j'attachais le plus grand prix. A son retour, dans l'ivresse de sa reconnaissance pour tous les soins que j'avais eus de son père, elle avait fait vers moi un mouvement que la pudeur avait arrêté aussi-tôt ; mais j'avais apperçu l'intention, et mon cœur s'était livré plus que jamais à toutes les illusions de l'amour. En vain la raison venait-

» suis-je coupable
» Seul je souffrirai de ce
» Jamais Adèle ne saura.
Insensé que j'étais ! me
disaient à chaque instant
bouche n'aurait jamais os
Les siens..... j'osais
Amour ! Amour ! comme
des faibles mortels !

Le jeune d'Arleville f
rageux que moi. Il est
possession, la certitude
et d'un autre côté la tend
Enfin il eut la force de
pour accompagner son

CHAPITRE XII.

JUSTIN, ou FÉLIX.

Depuis que ce voyage était arrêté, on cherchait un domestique, aucun de ceux de la maison ne convenant à M. d'Arleville. J'avais écrit à la bonne mère Simplet, pour qu'aidée de Lisbeth, elle tâchât d'en procurer un, tel qu'on le desirait. On n'exigeait de lui que d'être capable de ces soins particuliers dont un malade a besoin. De son côté, M. d'Arleville promettait des égards, sur-tout de ne le faire voyager que dans sa voiture, &c. Quelques jours après ma lettre, je

habits d'homme, cheveu
cils teints, coiffure serré
cravatte, en un mot si bien
que d'abord je ne la rec
— « O vous »! me dit-el
» je dois déja tant, mettez
» à ce que vous avez fait.
» vous me présentiez à M.
» que vous me fassiez ag
» suivre dans son voyage.
Je voulus lui faire d
tations : ses instances,
me laissèrent sans moye
faire ce qu'elle desirait. J
comme un homme assez
avait éprouvé beaucoup

Enfin je dis tout ce qui pouvait prévenir en sa faveur, et donner quelque raison de l'air embarrassé qu'on pourrait lui trouver. Tout réussit au mieux. Lorsque je la conduisis pour la présenter, arrivée à la porte de la chambre, elle fut obligée de s'asseoir, tremblante, prête à s'évanouir. Ce fut l'affaire d'une minute. Elle se leva tout-à-coup. — » Entrons vîte », me dit-elle, « j'ai réuni toutes mes » forces ». Elle entra en effet d'un air aussi décidé qu'on peut l'avoir avec une physionomie douce, et répondit fort bien à toutes les questions. Lorsque M. d'Arleville lui demanda son nom : — « JUSTIN », répondit-elle. M. d'Arleville était occupé à nouer le ruban de son

TAYLOR INST. OXFORD

épaules. Ses deux mains
moment élevées, comme s
sent encore tenu. . . . —
répéta-t-il d'une voix alt
faisant un mouvement su
puis, après un silence :
» mieux », ajouta-t-il, e
son ruban, et continuant
mais machinalement, «
» rais mieux que vous
» autre nom. — Si celu
» à Monsieur. . . . . —
» tout », reprit-il très
» non point du tout.
» mais j'aime mieux
» preniez un autre. —

» entendu dire que ce nom signifiait » heureux; et je le serai, si vous » avez la bonté de me prendre à votre » service. — Je me féliciterai aussi » de vous avoir, si vous répondez à » l'idée avantageuse que vous me » donnez de vous..... Vous m'ins- » pirez un véritable intérêt». Le cœur de Justine commençait à se serrer. Je voyais ses yeux prêts à se mouiller. Je me hâtai d'observer qu'étant venu à pied, *cet homme* avait besoin de repos; et je l'emmenai.

Deux jours après, Justine partit avec M. d'Arleville et son fils, qui tous deux ne cessèrent de m'écrire qu'ils étaient enchantés de leur nouveau domestique. Ils n'avaient seulement pas le tems de prononcer un

venus. Au plus petit déra
santé, c'étaient des soin
si tendres! Aussi ne tard
à s'attacher véritableme
ne l'appellaient que leu
et autant que les conve
mettaient, ils traitaient
ami qu'en domestique,

CHAPITRE XIII.

LES ENFANS NATURELS.

La première lettre que Julie écrivit au jeune d'Arleville, fut pour lui faire part des espérances de maternité qu'elle commençait à concevoir. Elle les avait eues avant son départ ; mais par délicatesse elle lui en fit alors un mystère. On sait pourtant combien elle est vive et triomphante, la joie qu'éprouve une jeune femme qui, pour la première fois, espère devenir mère. On sait à quel degré d'ivresse cette joie est portée, lorsque celui à qui elle la doit est aussi tendrement, aussi passionnément aimé que l'était d'Arleville. Que l'on juge donc

l'aimait trop véritablemer
loir qu'il lui sacrifiât ses d
sait s'il aurait pu se résou
Qui sait même tout ce
coûta d'effort pour res
d'elle, quand il eut con
veaux droits qu'elle ava
dresse ? Il ne fallait rien
père malade dans un pays
Il se consola par la pers
Julie céderait enfin aux ins
n'avait jamais cessé de lui
s'unir à elle par un mar
Elle ne pouvait plus, disai
le titre de son époux au
enfant, qui, sans cela,

— « Eh bien » ! lui répondit-elle, » il n'en sera que plus obligé d'avoir » des talens et des vertus ; et il ne » manquera pas d'en acquérir, parce » qu'il en sentira de bonne heure la » nécessité. Exposé aux reproches des » sots et des méchans, son aménité » sollicitera la bienveillance, son mé- » rite l'obtiendra ; sa fierté, si c'est » un homme, préviendra l'insulte ; » son courage la punirait, si on osait » se la permettre ; mais qui pourrait » avoir cette cruauté vis-à-vis d'un » être qui racheterait, par des qualités » personnelles, le tort d'une naissance » qui n'a pas dépendu de lui ?

» *Il n'y a d'heureux que ces enfans-* » *là*, disent les sots. Un homme d'es- » prit dirait : — *Il n'y a qu'eux qui* » *fassent tout ce qu'il faut pour domi-*

» *ner le sort.* En effet, les autres se
» reposant sur leur état, ne sentent
» que dans l'occasion le besoin de
» lutter contre la mauvaise fortune;
» et l'on sort toujours mal d'une pa-
» reille lutte, lorsque l'on ne s'y est
» pas préparé dès long-tems. Reçus
» naturellement dans la société, ils
» sont dispensés d'acheter le droit d'y
» entrer. Accueillis par une suite de
» considérations étrangères, ils ne
» sont pas réduits à la tâche difficile
» de forcer la considération par les
» moyens personnels. Enfin, la nais-
» sance, les alliances, les places,
» les richesses, forment à leur avan-
» tage une masse, que l'enfant naturel
» ne peut balancer que par son mérite.
» Dès son enfance, il sent la nécessité
» de valoir par lui-même; il s'y exerce

» de bonne heure ; et l'on est étonné » qu'il soit heureux ! Je dis heureux, » pour me servir de l'expression vul- » gaire. Son prétendu bonheur, je » l'ai déja dit, n'est que l'art de maî- » triser la fortune.

» Mais, pour parler d'un avantage » plus prochain, n'as-tu donc pas re- » marqué combien les enfans naturels » sont plus chéris de leurs parens que » les autres ? *C'est que ce sont les en-* » *fans de l'amour*, disent encore les » sots. A ce prix, il en serait de » même de tous les premiers nés des » mariages d'inclination. Cependant » l'expérience prouve que souvent les » autres sont encore plus tendrement » aimés. Et comment cela ne serait-il » pas ? Le plus grand besoin qu'ils

» pour eux! L'incerti
» les rend si intéressa
» l'on a à leur égard
» droits si sacrés!.
» placé la tendresse
» tous les pères, de
» mais combien el
» vité, de chaleur
» objet un être
» chant, qu'il es
» évènemens!
» Et la mère d
» ment aimé, c
» elle-même! N
» ne me parle
» restant com

» solubles, qui sait? .... J'en ai vu
» tant d'exemples! Enfin, mon cher
» ami, je ne perds pas de vue le tort
» de ma première existence. Je t'aime
» trop pour vouloir t'exposer aux re-
» proches de ta raison, au juste cour-
» roux de ta famille. Actuellement je
» te possède sans trouble, sans alar-
» mes. Devenue ton épouse, tes pa-
» rens voudront t'enlever à ma ten-
» dresse. S'ils n'y réussissent pas, ils
» y travailleront au moins, et dès-
» lors notre bonheur sera troublé.
» Pourrai-je même ne pas toujours
» craindre que le tems affaiblissant
» ton amour ..... Pardonne, mon
» ami, pardonne, mais nous sommes
» heureux; ne cherche pas à l'être
» davantage. Dans tous les genres,

» l'insatiabilité est toujours punie ;
» et sois sûr que tu ne pourrais trou-
» ver dans ta femme, ni pour toi
» une amante plus passionnée, ni
» pour notre enfant une mère plus
» tendre que ta

JULIE.

Elle avait mis au commencement de sa lettre, comme pour épigraphe, ces vers connus de la lettre d'Héloïse à Abeilard.

UNISSONS nos plaisirs sans unir nos fortunes.
Crois-moi, l'hymen est fait pour des ames communes,
Pour des amans livrés à l'infidélité.
Je trouve dans l'amour mes biens, ma liberté.
Le véritable amour ne craint pas le parjure.
Aimons-nous ; il suffit ; et suivons la nature.

Et voilà le danger !.....

CHAPITRE XIV.

VOILA COMME ON AIME!

MADAME d'Arleville voulut retourner à Paris. Nous partîmes dans une voiture dont l'Abbé Fallacio occupait le fond avec elle. J'étais devant lui; Adèle était en face de sa belle-mère. L'indigne tartuffe profitait de l'avantage que lui donnait cet arrangement, pour fixer souvent Adèle, sans que Madame d'Arleville pût s'en appercevoir; mais moi, qui ne le quittais pas un instant de vue, je ne puis dire ce que je souffrais. J'allais, je crois, me trahir, lorsqu'Adèle, me

se couvrir d'une calèche
descendre fort bas; puis,
d'être accablée de sommei
plaça sur le côté de la vc
manière que je pouvais se
peu son visage, et que
rapproché du mien.....
à ceux qui ne jugeront p
j'éprouvai! ils ne connais
magie de l'amour.

En arrivant, l'Abbé et
présentâmes la main aux D
descendre de voiture. Mac
leville s'appuya égalemen
deux. Je tremblais qu'Adè
autant. Au moment où ell

elle me regarde, apperçoit sans doute dans mes yeux ce qui se passe dans mon ame, retire aussi-tôt la main, comme si elle en eût eu besoin pour tenir son mantelet, et de l'autre, s'appuyant fortement sur moi..... La mienne était sous son bras..... Un serrement doux, alternatif et précipité..... Qu'aurions-nous dit de plus en parlant? Mais nous étions en toute sécurité, parce que nous ne parlions pas; et nous nous livrions ainsi de bonne foi à toute l'ivresse de l'amour.

Pour moi, je ne pouvais plus vivre un seul instant sans Adèle. Même, lorsque retirée dans son appartement, il ne m'était plus possible de la voir, je me dédommageais en cherchant au

chambre était un corridor
dans lequel elle avait une port
gagement, mais qui était con
Tout le tems qu'Adèle était ch
c'était dans cet endroit qu
passais. Là, l'oreille appuyée
la porte, le moindre bruit
pouvais entendre était une jou
Marchait-elle ? ma respira
mettait d'accord avec ses pas.
elle à son oiseau ? chaque mo
sant qu'elle lui adressait était
par mon cœur. Jusqu'au b
froissement de sa robe, qua
en avait une de soie, me fais
sonner de plaisir. Mais dan
ivresse j'étais

mances qu'elle chantait. Quelquefois, après les couplets qui avaient quelque rapport à notre situation, elle s'arrêtait, j'entendais quelques soupirs..... Alors, me jettant à genoux, les bras étendus vers cette porte qui nous séparait, je l'injuriais de ce qu'elle me faisait obstacle; je la remerciais des jouissances que je lui devais..... Au milieu de mes imprécations et de mes actions de graces, je sentais mon ame s'échapper. Tout entier aux illusions d'une imagination brûlante, j'étais aux genoux d'Adèle, je recueillais ses soupirs, je respirais son haleine, je sentais jusqu'au contact de l'atmosphère qui l'environnait..... Amour! amour! qui pourrait supporter la vie, après des jouissances

remplis par le souvenir ou
rance ?

CHAPITRE XV.

ATTENTAT.

Si ma passion devenait tous les jours plus violente, il en était de même de celle de mon indigne rival. Chaque fois que son regard pouvait, à l'insu de Madame d'Arleville, s'arrêter sur Adèle, il avait en même tems je ne sais quoi de sombre et de lascif; son œil roulait rapidement dans son orbite; ses sourcils se rapprochaient; à la contraction de ses joues, on devinait le grincement de ses dents; sa respiration sortait avec bruit de ses narines; ses poings se fermaient; les muscles de ses jambes se pronon-

menté de tous les feux, et
roulant quelque projet sini
dernière idée me frappa. L'
ne prouva que trop con
pressentiment était fondé.

Un jour que des course
sables m'avaient tenu de
long-tems, j'apprends à m
que Madame d'Arleville
avec sa femme-de-chambr
les domestiques sont à
rentes commissions dont
a chargés; enfin qu'excep
portière qui me disait to
n'y avait dans la maison
lui..... *Qu'Adèle et lu*

et déja je suis dans le corridor obscur. Le premier bruit qui me frappe est celui d'un meuble qui tombe. Je prête l'oreille. J'ai bientôt distingué celui de deux personnes qui se débattent sans parler. Aussi-tôt m'élançant contre la porte, et l'enfonçant d'un seul coup..... Dieu! quel spectacle s'offre à ma vue! Adèle presqu'étouffée par un mouchoir lié sur sa bouche, les deux mains retenues par un cordon, les cheveux épars, les vêtemens en désordre; l'Abbé, armé d'un poignard, ne lui laissant que le choix du déshonneur ou de la mort..... Il la quitte, se jette sur moi; son arme rencontre une côte, se brise.... Au même instant il est terrassé; et, pendant que d'une main je le retiens,

rugissant
presse, de l'autre sai
du poignard qui lui es
lais délivrer la terre d
lorsqu'Adèle arrêta mo
étaient encore embarr
don, le mouchoir ét
bouche. Pour la déli
de l'autre, je quitta
saisissant ce momer
nant à nos genoux
nous fléchir tout c
et la bassesse peuv
touchant. On ne se
le danger est pass
repentir de bonne f
sous la cc

regarder Adèle. Il fit toutes les promesses, tous les sermens que nous exigeâmes de lui, même tous les aveux que je desirai. Il confessa que, depuis long-tems, il méditait le projet dont il venait de tenter l'exécution. Ayant jugé, dès le matin, qu'il pourrait l'effectuer le même jour, il avait, au moment du café, jetté adroitement une poudre soporifique dans la tasse d'Adèle, qui effectivement n'avait eu que le tems de se retirer dans sa chambre, pour se livrer au sommeil. Alors il s'y était introduit à l'aide d'une double clef. Il lui avait attaché les mains avec un cordon garni de nœuds, disposés de manière à ne pouvoir être sentis, que lorsqu'ils serreraient par ses

efforts pour
ensuite mis sur la bou
choir qu'il achevait d
qu'elle était sortie de
léthargique ; et, quoi
faire pour se défendre
cautions assuraient sa
sans moi, elle aurait
succombé.

Je frémissais en
ces affreuses combin
mais que n'aurais-je
faveur du tendre
témoignait Adèle !
le sang qui sortait
commençant à perc
Dieu ! v

» je vous en conjure, courez chercher » le chirurgien le plus habile. Votre » zèle en cette occasion peut seul » expier votre attentat. Songez que sa » vie.... ». Elle se retint; mais, se tournant vers moi, son regard acheva la phrase. Le mien dut lui exprimer combien l'existence me devenait précieuse, puisqu'elle daignait s'y intéresser.

Cependant je parvins à la rassurer sur ma blessure, qui effectivement était peu de chose. Une eau vulnéraire qu'elle me donna, eut bientôt arrêté le sang. Le chirurgien n'eut presque rien à faire; et, dans peu de jours, je fus entiérement guéri. Je n'interrompis même pas mes séances dans le corridor obscur. Non-seule-

bre, mais j'y passais
grande partie des nui
de l'Abbé ne m'avaient
En vain j'aurais voul
je ne sais quoi repouss
Il me semblait que s
plus faux que jamais.
me défendre de l'idé
quelque nouveau cri
cru Adèle perdue, si
seul moment de veill

CHAPITRE XVI.

LA LETTRE DE CACHET.

Il était six heures du matin. Je venais de recevoir une lettre de Bernard. Elle m'avait été apportée par un commissionnaire encore assez jeune, mais fort intelligent. Je me disposais à faire réponse, lorsque je vis entrer dans ma chambre trois hommes, dont un me dit qu'il était Exempt de police, et porteur d'un ordre du Roi pour m'arrêter. Mon premier mouvement fut de sauter sur mon épée; les deux acolytes s'en étaient emparés, et l'Exempt m'observa d'un ton assez

rait qu'une esclandre n
inutile, mais qui certain
vérait mon sort, au lie
mission décidait souve
gence. Je voulus au m
quoi j'étais accusé, n
rien dit ni rien fait qu
reprocher. — « Mon
dit l'Exempt, « est de
» Il ne s'étend pas au
» sans peine que vous
» lement coupable. Vo
» en votre faveur, et
» que vous m'inspirez
» térêt ; mais je dois
» devez aussi. Tout

» château d'If, pour qu'il adoucisse » votre prison autant qu'il sera pos- » sible. Il me veut du bien, et je » crois pouvoir vous assurer qu'à ma » recommandation, il sera votre avo- » cat auprès du Ministre. Mais voici » bien du tems perdu. Je commence à » être répréhensible. Allons, Monsieur, » partons tout de suite ».

J'étais dans une espèce de stupeur. Toutes mes idées étaient tellement bouleversées, que je n'en avais réellement aucune. On profita de ce moment pour m'entraîner dans une voiture, qui attendait au coin de la rue. Ce ne fut que lorsqu'elle commença à rouler, que je sortis de mon anéantissement, et que je sentis toute l'horreur de ma situation. Conduit dans

arraché à mes amis
mère, à l'adorable,
Adèle !... Deux torre
rent inonder mes jou
» ô toi, dont je ne po
» un seul instant !
» s'écouler de siècl
» puisse encore jouir
» Hélas ! qui sait si
» Grand Dieu ! si
» que je la quitte, r
» à l'instant même l
» m'as donnée ; m
» veille sur Adèle
» père, de son frère
» moi pour la dé

» l'on m'arrache d'auprès d'elle ! Com-
» ment pourra-t-elle échapper à pré-
» sent aux attentats de cet homme exé-
» crable ? Grand Dieu ! n'auras-tu créé
» un être aussi parfait que pour l'im-
» moler au crime » ?

L'Exempt voulait m'adresser quelques paroles de consolation, mais, tout entier à ma douleur, je n'entendais rien. Il prit le parti du silence. Il y avait déja quelques heures que nous cheminions ainsi, lorsqu'une secousse violente et les cris de l'Exempt et de ses deux acolytes m'arrachèrent à l'espèce de léthargie dans laquelle j'étais plongé. C'était l'essieu de la voiture qui venait de se casser. Nous étions alors près d'un petit cabaret de campagne entiérement isolé. Il fallut

eut amené du [illegible]
plus prochain ; et il y
une demi-lieue. Le
qu'une chambre ; no
à choisir.

CHAPITRE XVII.

LES DEUX MOYENS.

Nous étions là depuis quelques minutes, lorsque nous vîmes venir vers le même cabaret un soldat, la pipe à la bouche, la marche entre deux vins, une grande corne de son chapeau en avant, son sabre sous un bras, et donnant l'autre à une fille qu'il entraînait dans ses zigzags. Tous les deux criaient une chanson de garnison. Ils arrivent, ils entrent. Le soldat m'apperçoit, s'arrête tout-à-coup comme s'il eût vu la tête de Méduse, ôte sa pipe, se débarrasse

arrière, le reconn
tomber dans mes bras en
— « Mille chapelets de bo
» lui ! c'est mon cher ami !
» l'hôtesse ? vîte du vin
» meilleur. C'est moi qui
» bleu ! ça s'rencontre bie
» hier mon prêt ; je suis
» Mais contez-moi donc
» ble d'hasard j'vous ren
Pendant que je cherch
ponse je devais faire à
(on se doute bien que c'
régiment était en garn
ville près de laquelle no
vions), l'Exempt prit la
répondre un « Que vou

prennent les agens subalternes. — « Comment, que m'importe ? Est-ce » que vous ne venez pas d'entendre » qu'il est mon ami » ? — Mon conducteur reprit la parole, et du même ton répéta à-peu-près la même chose. — « Oh çà, l'ami, dit Sans-Regret, » voilà deux fois que tu me répètes » la même impertinence. Prends garde » à la troisième ». En disant cela, il avait posé sa pipe sur la table, replacé son chapeau par un geste très-rapide, et sa main se portait déja sur la poignée de son sabre. — « Per- » mettez », dis-je à l'Exempt, « que » je lui réponde. — Il faut bien qu'il » le permette », dit Sans-Regret. » Je saurais sarpebleu bien l'y forcer, » s'il ne le voulait pas. Voyons, il y a

» quelque mine sous l
» que je sache ce qu
» conte-moi tout c
» ménagement ».

Je pris le parti
espérant que la néc
un ordre supérieu
zèle. Je le connais
sur la fin de mo
poings, grincer d
conducteur d'un
comme j'allais e
mer : — « Com
» levant brusqu
» je te laisserai
» criminel, ta

» — Au diable si je le souffre » ! reprit-il. « C'est quelque coquin qui » aura trompé notre Roi, qui lui aura » surpris cet ordre-là ; mais c'est égal : » que mille verres d'eau m'étranglent » si je souffre qu'il soit exécuté ! » Ecoute, Monsieur, toi qui es chargé » de tout cela, faut que tu le laisses » sauver, et pas plus tard que tout » de suite..... Eh bien ! on dirait que » tu marchandes ? Tiens, crois-moi, » fais les choses de bonne grace, ou » si non..... ». L'Alguazil voulut riposter. Sans-Regret ne lui en donna pas le tems. Il tira son sabre ; l'Exempt et ses deux acolytes mirent l'épée à la main, et tous trois tombèrent à la fois sur lui. Désespéré de n'avoir point d'armes pour seconder Sans-Regret,

nombre. — —
dit-il, en me repoussant s
qu'il me renvoya tomb
chaise, « j'aurai bientôt
» marauds-là ». En même
pait, pour se donner le ten
une muraille qui le prés
entouré. Puis, le voilà fai
linet avec son sabre, frap
et de taille, et faisant de
à chaque coup qu'il port
Ses trois adversaires co
à battre en retraite, lorsc
acteur se précipita au
en croisant leurs armes.
est suspendu. Je regarde
— — Grand Die

ami, mon cher ami Bernard! J'étais déja dans ses bras. Sans-Regret lui serrait la main, ne voulant pas quitter son sabre que les autres n'eussent remis leurs épées. Quand elles furent dans les fourreaux: — « Croirais-tu », dit-il à Bernard, « que ces trois ma» roufles-là voulaient emmener notre » ami en prison? et à ma barbe en» core! Ils disent que c'est un ordre.... » — Je sais tout », dit Bernard. » Ce n'est point le hasard qui m'amène » ici. Je viens avec le projet de déli» vrer notre ami; mais je veux em» ployer un moyen plus doux et peut» être plus sûr que le tien. Monsieur », dit-il tout bas à l'Exempt, « voici une » bourse assez bien garnie pour vous » décider; — et qui le décidera »,

» coups de sabre. Ce n'est
» de balancer. — Ma foi, j
» je ne balancerai pas no
» prends la bourse, mais
» quelle importance il est
» que vous me gardiez le

Dès-lors, tout fut bien
Bernard avait une bonne v
Regret, en nous y condu
dit à l'oreille, qu'il allait
homme à vue jusqu'à e
eussions beaucoup d'av
l'embrassâmes et nous p

Bernard m'apprit alors
informé de mon malheur

arrêté, était chez moi, attendant ma réponse. C'était un petit drôle fort intelligent. Rien ne lui était échappé. Il avait sur-tout bien retenu le nom du château d'If, qu'il avait entendu prononcer à l'Exempt. Il avait aussi eu grand soin de suivre jusqu'à la voiture, et de se mettre en état de la dépeindre très-exactement. Bernard avait vîte couru chez Julie. C'était cette bonne personne qui l'avait mis à même de prendre une chaise de poste, de corrompre les sbires, et de me donner de quoi passer dans le pays étranger. Si elle n'eût point été malade, elle aurait accompagné Bernard, pour travailler elle-même à ma liberté, et m'offrir toutes les consolations qui auraient été en son

faisait prier, avec les i
l'amitié la plus tendre, d
qu'elle partageât avec mo
qu'elle en recevrait. Enfin
recommandé à Bernard
me quitter que je ne fu
frontière, hors de tout
sollicitude n'était pas plu
celle de mon ami. Il ne
que sur les frontières du
que je devais traverser p
Hollande.

Je n'ai point essayé
tout ce qui s'était passé e
dant son récit. Je ne p
plus, ni de mes adieux, ni

que le sentiment me dicta pour lui, pour cette bonne Julie, pour notre mère Simplet, pour Justine. Les expressions les plus vives seraient encore si loin de la vérité !

Le Français chez l'

Dans la voiture que
me rendre d'Anvers à
j'eus pour compagnon d
Hollandais et un de mes
Celui-ci était coiffé com
au bal, vêtu d'un frac
jolie badine à la main,
lestes, le ton suffisant,
A peine la portière est
que l'étourdi s'élance da
comme s'il eût dû l'oc
s'empare du fond. Po

Comme il paraissait n'entendre que ma pantomime, j'en forçai l'expression, et je la forçai d'autant plus que, souffrant du tort de mon compatriote, je voulais tâcher de le réparer autant qu'il était en moi. Pour toute réponse à mes révérences, le Hollandais porta une main à son chapeau, sans le moindre mouvement de la tête ni du corps ; et, de l'autre main, me prenant par le bras, il me força de monter le premier.

Notre élégant était déja fredonnant une ariette, qu'il interrompit pour me demander si j'étais français, et pour se féliciter *d'avoir trouvé une figure humaine ; car, ces gens-là*, dit-il en regardant le Hollandais ; il se reprit tout de suite, et s'adres-

il était ; s'il y avait
dînée ; le tout pour sav
dait le français. Pas ur
tions ne fit seulement
au Hollandais, qui s'o
ger sa pipe.

« Vous voyez », me di
» vous voyez combie
» heureux de nous ê
» Ne serait-il pas bien
» avec un pareil but
» que son baragouin
» naît que sa pipe et
» ce gros pataud-là,
» habit de drap, son
» et sa perruque san

» En vérité, je ne viens dans ce pays-
» ci que parce qu'il faut l'avoir vu,
» mais je sais d'avance que c'est la
» nation la plus maussade de l'univers;
» que je n'y trouverai qu'ennui, dé-
» goût.....». Et voilà mon homme qui ne tarit plus sur les reproches que la frivolité française fait au flegme hollandais.

Je lui observai qu'il ne fallait ni se prévenir sur des rapports étrangers, ni juger un pays en y entrant; que chaque peuple avait ses bonnes et ses mauvaises qualités; que le sang-froid batave était souvent préférable à la légéreté qui nous caractérise, et qui, grace à quelques Français, ajoutai-je en appuyant, nous rend l'objet des sarcasmes ou de la pitié de l'étran-

avaient conquis sur la
qu'ils habitaient. Enfi
ce que la justice me d
de cette nation, si d
nôtre, il est vrai, par
mais si admirable so
de rapports.

Mon homme me r
papillotage si misérab
le parti de garder
babil tarit bientôt ;
plaça par des mines
core plus de peine.
aise, pour l'honneu
que le Hollandais n

triote, mais la pantomime est de tous les pays, et les *pouah ! le vilain !* qu'il articulait à chaque bouffée de tabac qui sortait de la pipe, étaient accompagnés d'une scène muette, trop expressive pour n'être pas comprise.

Ce fut bien pis à la dînée. Tout lui parut *détestable.* A chaque plat, il opposait la citation de vingt entremets, et ne cessait de se récrier sur l'impossibilité de vivre avec une pareille cuisine. Pour moi, je mangeais sans faim, parce que le chagrin m'accablait, mais avec l'attention au moins de ne pas marquer de dégoût. A quoi bon de vouloir humilier les gens ? On n'y gagne jamais que d'avertir leur orgueil de se cabrer.

parlant. J'y supplicai par
sans aucune marque d'imp
j'eus tout ce que je desi
que mon merveilleux, ju
pêtant, se donnant au dia
nait que des *kænni ferchai*
vous comprends pas), pro
un sang-froid qui redoubl
Si même il avait voulu
peine d'observer, il aura
quer une nuance de mép

---

(1) Telle est la prononciatic
l'orthographe et la traduction
Ik kan niet uw ferstaan
Je peux pas vous compren

CHAPITRE XIX.

LE BON HOLLANDAIS.

Le lendemain, en montant en voiture, j'appris avec beaucoup de plaisir qu'il nous avait quittés ; mais je ne fus pas peu surpris lorsque le Hollandais m'adressant la parole en bon français : — « Je vous félicite », me dit-il, « du départ de votre com» patriote. Ce sont ses pareils qui » font tort à votre nation. Heureu» sement qu'il se rencontre quelques » gens sensés comme vous, qui... ». Je supprime toutes les choses honnêtes qu'il ajouta. Il finit par me prier de venir loger chez lui.

de politesse, que je l
hôtelier. . . . . Et,
s'il était au nombre
on m'avait donné la n
part d'Anvers, je lui
quelle enseigne il ten
— « Voilà bien l'opi
me dit-il en souriant ;
» vous qu'ici on ne f
» de l'argent. Sache
» que l'on vous a indu
» n'avons pas, com
» la politesse des m
» avons celle du cœu
» manquent ici de

» amorce perfide, dont l'intérêt est le
» seul motif. Nous ne faisons accueil
» qu'aux gens qui paraissent nous
» convenir. Si notre première opinion
» se trouve justifiée, nous les adoptons
» pour amis ; et c'est dans l'espérance
» de vous donner bientôt ce titre,
» que je vous engage à venir chez moi.
» Allons (en me tendant la main),
» ne mettez pas plus de façon à accep-
» ter que je n'en mets à offrir ».

Je ne savais trop quelles expressions employer pour lui dire avec quel plaisir j'acceptais, sentant bien de quel ridicule une formule française serait auprès du style dans lequel l'invitation était faite. Cependant ma réponse me valut un : « bon cela ! bon ! » je vois que vous ne serez pas long-

» ne pouvez qu'y gag
(La voiture se trou
vant un pavillon que
« Tenez ; vous voye
» de ce panneau qui
» l'artiste : simples ,
» par leur fini. Voye
» l'on vient de dorer
» tous les détails du
» les couches de bl
» rure ».

J'étais on ne pe
comparant l'intére
de mon compagn
cette taciturnité ,
air lourd que je

ce que la route m'offrait de nouveau. Par-tout des explications claires, des observations fines, et toujours une complaisance si vraie, qu'il ne me vint même pas dans l'idée que je pourrais en abuser.

Enfin nous arrivâmes chez lui. Un Français qui aurait eu la dixième partie de ses richesses, n'aurait voulu habiter qu'un superbe hôtel. M. Péters, (c'est le nom du respectable Hollandais), ne comptait que par millions. Il ignorait même jusqu'où allait sa fortune, parce que la mer, toujours couverte de ses vaisseaux, lui apportait sans cesse de nouveaux trésors. Cependant sa demeure annonçait l'aisance, sans le moindre faste. On ne pouvait rien desirer d'utile qui ne

cherché le superflu, ou
lans, que le luxe imag
vanité. On ne pouvait
d'un étonnement mêlé d
en trouvant réunies e
ordinairement si corru
antique simplicité qui
siècle des mœurs.

Une jeune femm
son bonheur à gouv
à élever son enfant
mari ces prévenanc
tinuelles qui attach
l'ivresse passagère
enfant respectue
air humilié que

un vieux père, que tout le monde servait avec empressement, et dont le radotage n'excitait ni humeur ni railleries ; des domestiques que jamais on ne grondait, parce qu'ils faisaient toujours leur devoir, et qui faisaient toujours leur devoir, parce que jamais on ne les grondait ; M. Péters enfin, dont l'unique soin était de rendre heureux tout ce qui l'approchait : voilà l'intérieur de cette maison, de laquelle la joie bruyante n'approchait pas, mais où l'on trouvait toujours, et dans tous les individus, l'air du vrai contentement.

Je fus bientôt regardé comme de la famille. M. Péters, sans s'informer du motif qui m'avait amené en Hollande, avait exigé que tout le tems

que j'y demeurerais, je restasse chez lui. Du reste, aucune gêne. Il m'avait, le premier jour, conduit à mon appartement, montré tous les êtres de la maison, averti des heures des repas et du thé; ensuite liberté entière de faire tout ce que je voudrais.

Si quelque chose avait pu alléger mes peines, ç'aurait été de vivre avec des gens aussi estimables; mais j'étais loin de tous ceux que j'aimais! loin d'Adèle! ne recevant même aucunes nouvelles!..... Dès mon arrivée, j'avais écrit à Bernard, à une adresse dont nous étions convenus, pour échapper aux soupçons que ma fuite aurait pu faire naître. Les couriers se succédaient sans m'apporter de réponse, et mon chagrin allait toujours croissant.

Un

Un jour, après avoir fait quelques tours dans le jardin, j'entrai dans un pavillon qui le terminait. J'étais si absorbé dans ma douleur, que je n'apperçus pas Madame Péters, qui y était occupée à lire. J'allai m'asseoir tout auprès d'elle, et, me croyant seul, je donnai un libre cours à mes larmes, à mes sanglots. Une main s'appuie sur mon bras. Je me retourne, je reconnais Madame Péters, qui, me regardant de l'air le plus pénétré, me demande si c'est d'être éloigné de mes parens que je pleure ainsi : — « Hélas ! Madame, j'ai le malheur » de n'avoir plus ni père, ni mère. — » Pauvre jeune homme ! qui peut donc » vous chagriner si fort » ? — Ma réponse fut un soupir, en appuyant

» déja perdu une bien-aimée »

Le ton dont elle prononça c
questions, toutes les idées
firent naître en moi, me bc
sèrent à un point, que, s
retenu par sa présence, je m
pleurer de nouveau. — « Tie
» ami », dit-elle à son ma
entrait au même instant, « cr
» que ce bon jeune homme
» malheureux d'amour ? qu'i
» déja une bien-aimée ? — Il
» tems que je l'ai pensé », :
M. Péters ; « j'aurais bien v
» offrir les consolations de l

» secret. — Vous avez mieux fait », lui dis-je, « vous m'avez inspiré de » la confiance ; je vous dirai tout, » mes bons et respectables amis ! La » part que vous prendrez à mes peines » les allégera, j'en suis sûr ».

Il aurait fallu voir avec quel intérêt ces braves gens écoutèrent mon histoire. M. Péters, peut-être pour la première fois de sa vie, laissa éteindre sa pipe, et ne songea point à la rallumer. L'enfant, assis sur un tabouret aux pieds de sa mère, sur les genoux de laquelle un de ses coudes était appuyé, m'écouta d'un bout à l'autre sans changer d'attitude. Seulement, aux endroits qui l'affectaient le plus, il lui échappait un *Jesous ! mein Lief !* (*mon Dieu !*

cer un seul mot, dans
m'interrompre ; mais
gênée, des soupirs rete
humides et se tournant
le ciel..... Quel lar
aurait pu être plus éne

CHAPITRE XX.

L'EFFET DES BONS EXEMPLES.

Le récit de mes malheurs et la part que mes bons amis y prenaient, adoucirent, pendant quelque tems, le sentiment de mes peines. Cet allégement fut un peu prolongé par un trait dont la montre de Bernard fut la cause.

Le jeune Péters, le lendemain de mon récit, revint de l'école sans chapeau, disant qu'il l'avait perdu; mais qu'il attendrait bien aisément le printems, époque à laquelle il devait en avoir un neuf. On était alors dans le fort de l'hiver. Précisément ce jour-

là, il faisait un tems qui ne devait pas l'engager à attendre si patiemment le retour de la belle saison. Il tombait de la neige; ses cheveux en étaient couverts, et chaque pointe portait son glaçon; il avait les oreilles rouges et très-douloureuses. Cependant, élevé comme tous les enfans devraient l'être, il ne fut pas grondé, mais on ne le plaignit pas; et, puisque par son défaut de soin, il s'était privé du moyen de se garantir du froid, on trouva tout simple qu'il en endurât la rigueur.

A peine était-il arrivé, qu'une pauvre femme vint apporter son chapeau. C'était la mère d'un enfant qui avait une de ces maladies de tête auxquelles le premier âge est sujet. Il n'avait pour la couvrir que les débris d'un bonnet.

Cependant sa mère était infirme, et n'ayant que lui pour la servir, il fallait qu'il sortît souvent. Le jeune Péters l'avait rencontré, le matin, par le tems affreux qu'il faisait, et l'avait forcé de recevoir son chapeau. Je laisse à juger combien il fut caressé, quels éloges il reçut. — « Qu'est-ce » que cela », répondit-il, « en com- » paraison de ce bon Bernard ? — » ô Bernard » ! m'écriai-je, « voilà » encore une belle action qui t'est » due ! Aimable enfant, vous lui res- » semblerez, j'en suis sûr. Rendez- » en grace au ciel. C'est la plus grande » faveur qu'il puisse vous faire ».

M. Péters envoya acheter deux chapeaux, l'un pour l'enfant malade, l'autre pour son fils. Le chapeau que

celui-ci avait donné fut placé dans sa chambre, comme un tableau de famille, ou plutôt, comme un monument qui, en rappellant sa belle action, lui imposait l'obligation d'être toujours tel qu'il s'était montré dans cette circonstance.

CHAPITRE XXI.

ÉVÉNEMENS.

ENFIN, je reçus des nouvelles de Bernard. Une fluxion de poitrine, dont il avait été attaqué à l'endroit même où nous nous étions séparés, l'avait forcé d'y rester près de six semaines Il n'avait pu m'écrire, parce que, mes lettres ne lui étant pas parvenues, il n'avait pas su où m'adresser les siennes.

Pendant cet espace de tems, il y avait eu, dans la famille d'Arleville, un bouleversement incroyable. Dès qu'Adèle avait été informée de mon événement, elle était allée s'enfermer

de l'Abbé; elle le conn
pour ne pas craindre q
gnement ne redoublât
Malheureusement M. d
le connaissait pas aussi
accordait une pleine c
voyant obligé de prolo
sence, il lui avait env
ration, des blancs-sein
de sa caisse. Bientôt i
que ce scélérat avait
avait enlevé toute sa
courier suivant l'avait
cet événement avait ca
d'Arleville une attaque
qui l'avait enlevée en

tinué de prendre pour un homme, s'était trouvée présente à cette seconde nouvelle ; en l'apprenant, elle avait jetté un cri, s'était évanouie.....

« Je puis à présent »
nard, « vous raconte
» cette intéressante pe
» line dès son enfan
» une parente qu'elle
» puis, elle eut le m
» dé quinze ans, de r
» mer M. d'Arleville,
» n'avait pas encore
» possible qu'il l'épou
» çut l'espérance, s'
» probité..... Lui-mê

» pour la délaisser ensuite. Cependant » un oncle riche, qui l'adopta, lui » ouvrit une carrière avantageuse, » lui proposa une riche héritière. Véri- » tablement attaché à Justine, M. » d'Arleville refusa, et mit dans ses » refus d'autant plus d'opiniâtreté, » que Justine commençait à s'apper- » cevoir qu'elle était mère.

» L'oncle était un de ces hommes » pour lesquels amour, vertu, pro- » bité, ne sont que des mots. Il n'y » avait rien de réel à son gré que » la fortune. Bientôt il eut découvert » le motif des refus de son neveu. » Sans lui laisser soupçonner qu'il fût » instruit, il alla trouver Justine, lui » prescrivit de changer de demeure » à l'instant même, de prendre toutes

» aurait choisie, mêm
» qu'un mariage qu'
» tracter était la cau
» rition, &c. En mêr
» menaça, si elle refu
» enfermer pour la v
» ces maisons consacré
» reuses que l'on arra
» excès de la débauc
» l'effraya bien plus,
» mer aussi son amar
» étaient accompagné
» de cachet, sans dou
» était facile de la t
» frayer. L'infortun
» voir son amant ch

» s'immolant. Elle accepta les condi-
» tions cruelles qui lui étaient impo-
» sées ; et, après avoir écrit la lettre
» que l'oncle lui dicta, elle partit
» pour se retirer dans une campagne,
» à quelques lieues de Paris, chez
» ma grand'mère, chez cette respec-
» table mère Simplet, qui, comme
» vous le savez, est sa marraine, et
» que, depuis, elle n'a plus quittée.

» M. d'Arleville, trompé par sa
» lettre, par sa disparition subite,
» ne vit en elle qu'une perfide qu'il
» se reprochait d'avoir tant aimée ;
» et, dans son indignation d'avoir
» été aussi cruellement trompé, il
» consentit au mariage proposé par
» son oncle.

» Justine, en l'apprenant, voulut,

» table Prêtre que vou
» notre bonne mère
» époque Vicaire dans l
» Vous savez qu'il a
» douce et persuasiv
» les dignes Ministre
» Il lui présenta les cc
» Religion, et parvi
» courage de suppor
» la blessure était tro
» pouvoir être entiére
» Cette tristesse conti
» vous l'avez vu livr
» fureurs du désespo
» plus, depuis cette

» tiers furent consacrés à pleurer ses » malheurs et sa faute. Bientôt elle » devint d'une maigreur effrayante. » M. d'Arleville lui-même ne l'aurait » pas reconnue. Cependant elle donna » le jour à l'enfant qu'elle portait » dans son sein. Ce courage, que la » nature a donné aux mères, suppléa » à la force; elle ne voulut même » pas donner son enfant à une nour- » rice étrangère, et cet être, miné » par la douleur, put encore fournir » à l'accroissement d'un autre.

» Madame d'Arleville accoucha peu » de tems après Justine. Par le plus » heureux hasard, l'enfant fut mis » en nourrice dans le même village » où s'était réfugiée cette infortunée, » qui seule aurait dû faire connaître

» truite, elle se ha ave
» Elle ne voyait pa
» éprouver des angoi
» mais il appartenait
» et elle trouvait une
» sance dans le mal
» lui faisait. Il étai
» que le sien : l'un
» garçons, et se
» point que, sans la
» temens, on aurait
» Un matin, Justi
» Dieu! comment
» poir affreux, lors
» dre son enfant..
» inanimé!.... El

» Ce fut alors qu'il fut difficile à » M. Francir de la résoudre à vivre : » mais elle dépérit à vue d'œil, et » bientôt elle se serait éteinte..... » lorsque la paysanne qui, après avoir » rendu son nourrisson à M. d'Arle- » ville, était tombée très-dangereu- » sement malade, la fit appeller avec » M. Francir, pour leur apprendre » que l'enfant de Justine n'était pas » mort. Celui que cette femme nour- » rissait avait péri subitement dans » une convulsion ; elle avait couru » chez Justine, sans autre intention » que de lui dire son malheur..... » Elle l'avait trouvée endormie ; la » mère Simplet était absente..... » la somme assez forte que lui payait » M. d'Arleville, les espérances que

» projet d'échanger les
» La ressemblance le re
» et son exécution avait
» le plus complet.

» La paysanne, ava
» l'aveu de son crime,
» que Justine et M. Fr
» rassent de taire, si ell
» pas, le secret qu'elle
» confier. Elle fut rappel
» et l'infortunée Justine
» ni réclamer son enfant
» de vue, décida sa mar
» s'établir à Paris. Elles
» logement que vous
» mais quoique fort près

» de M. d'Arleville, il ne l'était pas
» encore assez au gré de la sollici-
» tude maternelle. Elle fit tant qu'elle
» déterra le cabinet dans lequel vous
» êtes allé une fois, et dans lequel,
» depuis cette époque, elle a passé
» toutes ses journées jusqu'au moment
» où elle est venue soigner M. d'Ar-
» leville dans sa maladie, et ensuite
» le servir sous le nom de Félix. Il
» donne sur les derrières de la mai-
» son qui renfermait tout ce qu'elle
» avait de plus cher. C'était précisé-
» ment de ce côté qu'était la chambre
» de son fils. C'est lui, c'est le jeune
» d'Arleville que, de ce même cabi-
» net où vous avez une seule fois con-
» duit Justine, vous avez vu prendre
» une leçon de dessin; et l'homme

» Vous ne les avez p
» puis, parce que vo
» vus qu'à travers d
» sans doute dans d
» avantageuses pour
» leurs traits. D'aille
» soin de vous faire
» et en revenant par
» que vous aviez ét
» paysé. L'épouse de
» le rendit père une
» ce fut d'Adèle. Enfi
» La pauvre Justine
» des menaces de l'o
» encore, n'osa pa
» mais, cette fois

» M. d'Arleville, elle n'a pu résister
» à tout ce qu'elle a éprouvé; et son
» évanouissement, comme je vous
» l'ai dit, a trahi son secret.

» Quoique M. d'Arleville la crût
» infidelle, il n'avait jamais cessé de
» la regretter. Elle seule était la cause
» de cette tristesse habituelle à la-
» quelle vous l'avez vu livré. Vous
» vous souvenez sans doute de l'effet
» que produisit sur lui le seul nom de
» Justin, lorsqu'elle vint, sous ce
» nom, se présenter pour entrer à son
» service. Par cela seul vous pouvez
» imaginer combien peu le tems avait
» éteint ses premiers feux. Jugez à
» présent avec quelle joie il a retrouvé
» une personne aussi tendrement ai-
» mée, aussi constamment regrettée,

» involontaires qu'il a eus
» La paysanne qui avait
» des deux enfans existe
» Francir, en lui garanti
» don de son crime, vie
» terminer à en renouvel
» et cet aveu a mis le
» joie de M. d'Arleville.
» Cependant le voilà
» ressource. Les créanci
» réunis pour faire vend
» Une parente riche a v
» Adèle ; mais elle n'a
» seul moment de parta
» de son père. Elle est pa
» pour aller se confine

» droit de la France le moins habi-
» table ; mais il l'a préféré à tout
» autre, parce qu'il espère y être
» ignoré, et se dérober aux regards
» insultans dont on humilie souvent
» l'homme que la fortune accable.
» Adèle a l'air aussi content que si
» elle allait dans le plus bel endroit
» de l'univers. En partant, elle m'a
» recommandé avec une expression
» que j'ai bien sentie, de donner de
» mes nouvelles à son père, de ne
» lui laisser rien ignorer de ce qui
» vous concernerait..... *Dites-lui*,
» a-t-elle ajouté.... Elle en est restée
» là. Son beau visage s'est coloré ;
» ses yeux se sont détournés avec
» embarras. . . . . Son père était
» déja en voiture. Elle s'est empressée

» fait à une cinquantai
» elle a mis la tête à la p
» de ses gants est tomb
» pas paru s'en apperce
» sûrement c'est son inte
» remplis en vous l'envo
» Le Chevalier d'Arle
» Angleterre à la pist
» Fallacio, que l'on y c

CHAPITRE XXIII.

LES ERREURS RECONNUES.

(*Suite de la Lettre de Bernard.*)

« JULIE n'est point informée du » désastre de M. d'Arleville. Elle vient » de faire une fausse couche qui a » manqué de lui coûter la vie. La » mort de l'honnête Commandeur, » qui est arrivée presqu'en même » tems, et dont on l'a instruite sans » précaution, a encore aggravé ses » maux; et elle commence seulement » à entrer en convalescence, mais ses » souffrances n'ont point suspendu les » effets de son bon cœur.

» Notre bonne mère Simplet,

» les inquiétudes imaginab
» avait commencé par des ne
» ensuite des jeûnes austère
» elle était tombée malade.
» a aussi-tôt fait dresser un
» sa propre chambre, pou
» fût sous ses yeux et qu'
» tageât toutes les douceurs
» aisance lui procurait à el
» C'est là que je l'ai trou
» proprement arrangée que
» faitrice, servie avec la mê
» tion, dirigée par le même
» Dès qu'elle m'a vu, ell
» à la fois m'exprimer sa
» parler de vous, me dir

pressaient sans ordre, et ne rmaient qu'un radotage inintel- ible. Les seuls mots qu'elle ait articuler de suite ont été ceux-ci : *on ami, bénis le Tout-Puissant, vois un ange.* Elle me montrait lle, qui, me tendant la main : *i bien des obligations à votre me mère*, me dit-elle; *je lui dois connaissance du plus respectable hommes, de M. Francir. Il vient voir quelquefois. Je n'ai pas tardé oûter la conversation de ce digne être. Il a vu mes erreurs, les a nbattues avec cette onction puis- nte de la véritable piété; il en a omphé : je les ai abjurées pour ais. Le Ciel vient de m'enlever, ant sa naissance, l'enfant auquel*

» *de renoncer à ma l*
» *avec M. d'Arlevill*
» *consentirait sûrem*
» *fusse son épouse.*
» *ni l'être malgré ses*
» *tinuer de le voir à*
» *et je n'attends que*
» *ment pour me retire*
» *un cloître ; M. F*
» *ne me conseille pa*
» *extrême, dont je*
» *pentir un jour,*
» *campagne, où, p*
» *cher Bernard, je*
» *bonne mère. Si j*
» *à Paris, ce sera*

» *leville, dans le mien. . . . . .*
» Un soupir m'a fait connaître com-
» bien elle aurait encore à combattre.
» *Eh! pourquoi,* a dit la mère Simplet,
» *l'empêcherait-on de vous épouser?*
» *Est ce qu'une brebis revenue au*
» *bercail, ne vaut pas mieux que*
» *celle-là qui ne s'est jamais égarée.*
» *Et où lui trouverait-on une femme*
» *qui ait une aussi belle ame? N'est-*
» *ce pas à vous qu'ils ont l'obliga-*
» *tion si ce jeune homme est dans*
» *la bonne voie? Sans vous, il prenait*
» *tout droit le chemin de ne rien valoir.*
» *Allez, allez, ma chere Dame, soyez*
» *en repos. Le bon Dieu ne laissera pas*
» *tant de vertus sans récompense. Sa*
» *volonté soit faite. Résignons-nous,*
» *mais espérons toujours dans sa bonté.*

» Je crains que Jul
» état d'apprendre ce
» danger. Je viens
» Francir, qui saura
» les précautions co
» Les démarches
» pose de faire pour
» ami, me rendent
» tient de la voir
» qu'elle y mettra, l'
» innocence, m'assu
» ront l'effet le plus
» dant que mes vœu
» toutes les personn
» naissent, soient ex
» tendres caresses d

CHAPITRE XXIV.

FORTUNE INATTENDUE.

J'ACHEVAIS la lecture de cette lettre, que j'avais été obligé d'interrompre je ne sais combien de fois, lorsque M. Péters, entrant avec une vivacité que je ne lui avais jamais vue : — « Pardon », me dit-il, « je suis peut-» être indiscret ; mais dites-moi si » ma femme ne s'est pas trompée en » me disant que l'adresse de la lettre » qu'elle vient de vous faire remettre » portait le nom de Blançay. — Elle » ne s'est pas trompée ; c'est mon nom. » — Dites-moi, mon jeune ami, tout

répondis-je, « sinon q
» à Pondichéry occup
» importante ; qu'ayant
» d'y perdre ma mère,
» place supprimée, il
» France, apportant a
» sa fortune ; que, dan
» il a fait naufrage ».
mot que je disais, la
M. Péters s'animait
« Ne vous a-t-il jam
dit-il. — « Je vous d
» deux lettres que j'
» mon porte-feuille.
Je les lui montrai.
» même » , s'écria

» même écriture. Mon Dieu ! pour-
» quoi, dans le récit que vous m'avez
» fait, ne m'avoir pas dit votre nom ?
» Sachez, mon jeune ami, que vous
» possédez une fortune qui peut vous
» donner le droit de prétendre à la
» main d'Adèle. — Dieu ! serait-il
» possible ? — Rien n'est plus vrai.
» C'était sur un de mes vaisseaux que
» votre père s'était embarqué, pour
» revenir en Europe. Il eut, un soir,
» l'imprudence de monter sur le pont
» pendant une bourasque. Il fut en-
» levé, précipité dans les flots. L'obscu-
» rité, l'état de la mer, ne me lais-
» sèrent seulement pas la consolation
» de pouvoir essayer de le sauver.
» Je fis ouvrir ses coffres, j'en fis un
» inventaire exact, pour vous faire

» ses papiers, m avaient
» du collége où vous étie
» s'écoula plusieurs mois
» je revinsse en Europe,
» j'écrivis pour m'inform
» j'eus le chagrin d'apl
» vous n'étiez plus au
» l'on ignorait votre sort.
» sans plus de succès, un
» gazettes. Cependant j
» parti de vendre la pacc
» père, d'en mettre le
» mon commerce, et d
» toujours, avec l'atten
» un état séparé, afi
» rendre compte, si ja

» va au-delà de mes vœux, puisque » c'est à mon ami que cette fortune » appartient ».

J'étais si étourdi de recevoir presque à la fois des nouvelles aussi différentes que celles de Bernard et celle de M. Péters ; le passage rapide de l'excès du chagrin à l'excès de la joie suspendait tellement toutes les facultés de mon ame !..... Je regardais M. Péters sans lui répondre. Il semblait que je doutasse que ce fût lui. Tout ce qui venait de se passer me paraissait un songe dont je craignais la fin. J'étais encore dans cet état, lorsque Madame Péters entra. — « Oui, mon amie », lui dit son mari, » c'est bien lui ; tu ne t'es pas trompée. » — Brave jeune homme », me dit-elle,

» tune na [illegible]
» faveurs . . . . . »
un baiser. . . . Il é
que celui d'une sœ
mais, dans ce mêm
sais à Adèle. Il me
tira de l'état de st
j'étais plongé ; et
état d'exprimer à
personnes ma rec
sensibilité.

Le soir, M. l
compte le plus
première, des pr
avait produits. l
de plus de cinc
[illegible] com

j'avais pris de passer tout de suite en France, pour aller au secours de M. d'Arleville, me donna de bons papiers sur Paris; et, dès le lendemain, je fus en route.

CHAPITRE

OU L'ON RECONNAI

J'AVAIS pris un a
mien. Je m'étais dé
m'avait été possibl
l'attention de n'ar
personne de ma c
gnant toujours l'e
Roi. Bernard, qu
les précautions im
pas nous exposer,
créancier avait
autres, et qu'av
livres, je pourr

Quel fut mon étonnement d'apprendre que précisément, dans le même instant, on était chez lui, pour prendre des arrangemens ; que c'était une jeune Dame. . . . . — « Je la connais », m'écriai-je, « il n'y en a qu'une, il n'y a que » Julie. . . . ». Tout en disant cela, je me précipite dans la chambre où elle était, doutant si peu que ce fût elle, que je me trouvai dans ses bras avant de m'être donné le tems de la reconnaître.

Après les premiers momens de surprise et de joie, après les félicitations de Julie sur ma nouvelle fortune, et les miennes sur le retour de sa santé, elle me dit avec la franchise d'une personne qui ne s'étonne point de la

sienne ac[illegible]
me dit que j'arriva
pour partager avec
de rétablir la fortu
ville. Seule, elle n'
qu'une partie des dr
chargeant d'une m
acquitter l'autre,
don des trois qua
Je fis d'inutiles e
me laissât charge
pas obtenir qu'ell
une partie. [illegible]
» de votre fortu
» est nécessaire
» M. d'Arleville
[illegible] ce

» ment de la sienne, ne pourra avoir » d'autre motif pour vous accorder » la main d'Adèle, que le bien que » vous posséderez. Pour moi, que » m'importe, hélas ! d'avoir un peu » plus ou un peu moins ? Riche ou » non, toute espérance m'est interdite. » Je dois renoncer au seul homme.... ! » Mais ne parlons pas de cela. En » s'occupant de son mal, on use son » courage, et j'ai besoin de tout le » mien. Oh ! oui, mon ami ! j'en ai » bien besoin », ajouta-t-elle, en portant son mouchoir à ses yeux. Puis, se levant tout-à-coup, elle alla trouver le créancier avec lequel nous avions à traiter.

L'arrangement fut bientôt terminé. Le même jour, nous envoyâmes à M. d'Arleville une quittance générale

qu'elle lui parvînt sûre
qu'il ignorât de quell
venait.

Je passai le reste
enfermé chez Julie,
Lisbeth, et ma bonn
qu'en arrivant j'avai
sa vierge de plâtre,
et autour de laquel
ou six cierges en
de ma nouvelle fo
. Je partis au mi
pour retourner en
teau de M. d'Arl
sur ma route; je
desir d'y aller. L

CHAPITRE XXVI.

Effets d'une bonne nouvelle.

C'était un Dimanche, quelques instans après les vêpres, que j'y arrivai. Tous les paysans étaient encore sur la place de l'Eglise. — « Ah ! » mes enfans », leur dit le Curé Francir, dès qu'il m'apperçut, « tout » est fini. Voilà M. Blançay qui vient » sûrement nous apprendre que la » terre est vendue ; que nous ne » verrons plus notre bon Seigneur. » — Au contraire, mon digne ami, je » viens vous annoncer que les affaires » de M. d'Arleville sont arrangées,

» possible ! s'écria-t-
» voix. — Rien n'est, heu
» plus vrai, mes amis. D
» le verrez ; ce Seigneu
Un VIVAT général n
pas d'achever. Tous
furent jettés en l'air à
prises. On dansait, on
tait, on criait des VI
un tapage à ne plus
On courait pour a
bonne nouvelle à c
restés dans les maiso
qu'ils en étaient instr
sur la place, pour
même ; le prix qu

Un des jeunes villageois se met à crier : — « Qui m'aime me suive ». Et il est en un clin-d'œil à la porte du château sur laquelle étaient collées plusieurs affiches de vente. Une foule d'autres jeunes gens l'avaient suivi. Il monte sur les épaules de l'un d'eux, se rrouve ainsi à la hauteur des placards, les arrache, et, avec son couteau, en ôte jusqu'aux moindres vestiges. Il veut courir à d'autres endroits où il y en avait encore; mais il avait été prévenu par d'autres jeunes gens qui, l'ayant vu faire, s'étaient empressés d'imiter son exemple. Avant le tems que je mets à le dire, toutes les affiches furent arrachées, jettées sur la place. On y avait aussi apporté de toutes parts des fagots, pour faire

Le ménétrier voulut [illegible]
violon. — « Pardi ! oui » ,
jeunes gens , « nous avons
» soin de ton *crin-crin*
» mettre au grand rond ;

» Allons gai , réjouissor

Et les voilà tous dansan
gambadant , criant , battar
chantant , en un mot , fa
page , tel que l'imaginati
rait se le figurer. Le Cu
et quelques riches fern
apporter des tonnes qu
des deux côtés à la fois ,
recommencèrent de plu

que l'on ne me l'aurait pas permis. On s'était emparé de moi dès le premier moment, et j'avais fait ma partie dans ce joyeux charivari. Cependant la prudence ne me permettant pas de rester trop long-tems dans un royaume où je devais craindre à chaque instant de me voir arrêté, je m'arrachai d'auprès de ces bonnes gens, et je me hâtai de continuer ma route.

Peu de tems après mon arrivée en Hollande, j'y reçus une lettre de Bernard.

M. d'Arleville avait été si bien dépaysé sur la quittance générale que Julie et moi lui avions envoyée, qu'il l'avait regardée comme le résultat d'une restitution arrachée à l'Abbé

Fallacio par les remords. Son mariage avec Justine avait été célébré dans le village qu'il avait choisi pour sa retraite; il l'amenait dans sa terre avec le titre de son épouse. Adèle s'était attachée à elle tout de suite, et l'amitié la plus tendre les unissait. Le jeune d'Arleville était toujours en Angleterre. On lui avait écrit sur le champ l'heureuse révolution; mais on n'avait pas encore de ses nouvelles.

Je passe rapidement sur cette lettre, pour venir à celle que je reçus quelque tems après. Elle était encore de Bernard; mais elle en renfermait une de M. d'Arleville. Les voici l'une et l'autre.

CHAPITRE XXVII.

BONHEUR INESPÉRÉ.

« Vous êtes libre, mon cher ami », m'écrivait Bernard ; « vous n'avez pas » cessé de l'être. Jamais il n'a existé » de lettre-de-cachet contre vous. » Tout ce qui s'est passé n'est qu'une » nouvelle atrocité de l'Abbé. Il avait » gagné, à force d'argent, un autre » scélérat, qui a joué le rôle d'un » Exempt chargé de l'ordre prétendu. » On ne vous aurait conduit dans » aucune prison ; on ne le pouvait » pas. Le plan était de vous mener le » plus loin possible, de vous donner

» exécuter les exécrables
» avait formés contre Adèl
» reusement les a déconc
» retraite au couvent. C'e
» plice même du monstr
» tient ces détails. Au lit
» une circonstance heureu
» près de lui notre respec
» Francir. Ce digne Prêtre
» à faire entrer le remord
» ame ; et les aveux qui on
» mystère d'iniquité, en on
» Je ne vous dis pas q
» joie de tout le monde.
» assez combien nous vo

» absence. Cette nouvelle a encore » coûté quelques cierges à ma grand' » mère. Il en est une pour laquelle elle » voudrait pouvoir illuminer toutes » les chapelles de la ville ; et, ç'aurait » été par cette nouvelle-là que j'aurais » commencé, si M. d'Arleville n'avait » pas voulu se réserver. . . . ». Je ne me donne pas le tems d'achever cette phrase. Le cachet de l'autre lettre, à laquelle je n'avais pas d'abord fait attention, est rompu. Je lis : je crains de me tromper. Je relis : je ne me trompais pas ; j'étais le plus heureux des hommes. Voici la lettre de M. d'Arleville.

« J'ai laissé à votre ami Bernard, » mon cher Blançay, le plaisir de vous

» avouant son crime, le
» m'a fait connaître q
» le motif de l'Abbé
» malheureux avait lu
» cœur, dans celui de
» aveux de son compli
» moi un trait de lu
» m'aura pas été pré
» J'ai trop connu le
» amour malheureux
» exposer ma chère A
» cruelle que je vie
» trop prouvé combi
» un avantage frag
» soit un tort à m
» être privé. Vous êt

» Je vous attends avec impatience,
» pour vous nommer mon fils. C'est
» sous ce titre que vous embrasse
» votre père et votre ami

« D'ARLEVILLE.

» Justine, à présent mon épouse,
» partage mon impatience, mes vœux
» et mes sentimens pour vous ».

Bernard me disait, à la fin de sa lettre, qu'il n'avait pas parlé de ma nouvelle fortune, dans la crainte d'aller au-delà de mes intentions. Le jeune d'Arleville avait donné de ses nouvelles. Il avait si bien suivi pas à pas la piste de l'Abbé, qu'enfin il l'avait déterré dans les prisons d'Angleterre, où de nouveaux crimes

l'avaient conduit, et d'où il ne devait sortir que pour aller à Tyburn (1), expier tous ses forfaits. Mais ce qui déconcertait toutes les idées, c'est qu'il avait dissipé dans un libertinage scandaleux, ou perdu au jeu, tout ce qu'il avait volé à M. d'Arleville; qu'il n'avait par conséquent pas fait la restitution qu'on lui avait attribuée. On s'épuisait à former des conjectures, à chercher des renseignemens sur cette quittance, &c.

---

(1) Lieu où l'on exécute les criminels à Londres.

CHAPITRE XXVIII.

Départ. Voyage. Arrivée.

Monsieur et Madame Péters parurent. — « Mes amis », m'écriai-» je en courant vers eux, « mes chers, » mes bons amis, félicitez-moi. Je » suis au comble du bonheur. Je suis » libre ; j'épouse Adèle : c'est son père » lui-même..... Tenez, lisez ». Je leur donnai les deux lettres. Ils me félicitèrent avec toute la joie de la véritable amitié. M. Péters me fit tout de suite préparer une voiture. Sa digne femme se joignit à ses domestiques, pour faire mes paquets.

et de leurs vœux.

Grand Dieu ! co
constance où je n
route paraît longue
dissais le retard de
ture des barrières ! J
la lenteur des post
que rien ne pou
J'allai un peu plus
en forçant le paie
mais combien cett
sait encore lente !
répétais-je sans ce
» je double, je t
» les pour-boire...
dans la voiture, c

et de vouloir à chaque instant m'élancer dehors, croyant que je dévancerais les chevaux. Pas une minute de sommeil, pendant plus de soixante heures; point d'autre nourriture que quelques fruits, pour appaiser la soif brûlante qu'excitaient en moi la fatigue et l'impatience.

Enfin j'arrive. Je suis en-bas de la voiture, avant qu'elle soit arrêtée. Un domestique me reconnaît, va pour m'annoncer : j'étais déja dans les bras de M. d'Arleville, qui me fit l'accueil le plus tendre. On courut appeller sa femme (Justine) et sa fille, auxquelles il défendit que l'on parlât de moi, pour jouir de leur surprise.

Le tems qu'elles mirent à venir me donna celui de reprendre mes sens.

Ce fut Adèle qui parut la
Dès qu'elle m'apperçoit, el
rougit, baisse les yeux. . .
quelle fut ma contenance :
loin de moi pour le savoi
« Eh bien », dit M. d
» est-ce comme cela que l'
» au moment de s'épouser
en nous prenant tous de
bras, et nous déterminan
l'autre ; « allons donc,
» vous ». Adèle rougit enc
m'approchai en tremblant
qu'effleurer sa joue. Elle
cacher dans le sein de son
moi, je suis encore surp
pu résister à tout ce que
Un degré de plaisir de
décomposé mon être.

Justine arriva. L'amitié fit un peu diversion à l'amour. Nous eûmes le tems, Adèle et moi, de revenir à nous; mais pendant toute la journée, il nous resta cet air embarrassé que l'amour honnête donne en pareille circonstance.

CHAPITRE XXIX.

LE SECRET DEVINÉ.

Le soir, le Notaire fut mandé, pour dresser le contrat. M. d'Arleville voulait me reconnaître riche de . . . . . Il allait stipuler la somme . . . . . Je l'interrompis pour dicter moi même *cent mille écus*.

Tout le monde resta comme pétrifié. « Comment ! que cela veut-il dire » ? Et quand j'eus raconté l'évènement qui avait changé mon sort. — « Mon » père », dit Adèle du ton de l'inspiration, « tout est expliqué. Je suis » sûre que sa fortune était bien plus » considérable, et que c'est à lui que

» nous devons le rétablissement de la » nôtre. Oui, j'en suis sûre ; c'est à » lui ». Je voulus jouer l'étonnement ; mais M. d'Arleville et Justine adoptèrent cette idée d'Adèle, avec tant d'empressement, s'y livrèrent avec tant de confiance, que je ne savais déja plus comment me défendre, lorsque le Notaire acheva de m'en ôter l'espoir, en disant que c'était moi qui avais annoncé cette heureuse nouvelle.

Le secret que j'avais gardé sur mon voyage, le rapprochement des dates, ne laissèrent plus de doute ; et, quoi que je disse, jamais je ne pus les dissuader. — « Mon ami », me dit M. d'Arleville, « je voulais faire votre » bonheur ; je vous dois le mien. Nous » sommes dignes l'un de l'autre ».

Quand je vis qu'il n'y avait plus absolument aucun moyen de défendre mon secret, je voulus au moins ne pas m'approprier tout l'honneur d'une action dont la moitié appartenait à une autre. Je racontai le fait dans toute sa vérité. Ce fut une occasion heureuse de faire connaître à M. d'Arleville l'intéressante personne que son fils aimait. Il la jugea aussi favorablement que je pouvais m'y attendre. J'entrevis même qu'il n'aurait pas été fort éloigné de consentir que son fils l'épousât. Il avait trop appris, dans son malheur, à apprécier l'opinion, pour ne s'être pas affranchi de beaucoup de préjugés, et pour considérer dans ses semblables autre chose que leurs qualités personnelles.

CHAPITRE XXX.

MARIAGE.

Il avait appris aussi à connaître ces prétendus amis que la fortune donne et qu'un revers fait perdre. Quelques mois plutôt, il aurait fallu écrire des billets par centaines, pour informer je ne sais combien de gens du mariage de sa fille. On n'en écrivit pas un seul ; mais tout le village fut averti. Un bon cabriolet alla chercher à la ville Bernard et la mère Simplet. Au lieu d'une fête bien chère, bien ennuyeuse, on en donna une bien simple, à laquelle tout le village assista, et dont la véritable gaieté fit

les frais. Le magister composa des couplets qu'un Académicien aurait trouvé détestables, et que nous trouvâmes jolis. Il n'y aurait cherché que de l'esprit; il n'y avait que du sentiment. Et puis les refrains, et puis les danses, et puis les espiégleries, et puis les fusées que les garçons lançaient contre les filles, qui se sauvaient en poussant ce cri qui porte en même tems l'expression de la joie et celle de la frayeur. Enfin, loin de bâiller au bout d'une demi-heure, comme cela arrive dans les fêtes brillantes de la ville, la journée entière s'écoula sans qu'on eût une seule fois regardé le cadran de l'horloge. Moi seul. . . . . Mais on sait bien que cela ne prouvait rien contre la fête.

CHAPITRE XXXI.

PROJET DE RETRAITE EXÉCUTÉ.

Le jeune d'Arleville, dont on avait attendu le retour pour célébrer mon mariage, desirait aussi bien impatiemment le moment où il pourrait s'échapper pour courir à Paris. Son père était allé le recevoir à son débarquement à Calais, ne l'avait plus quitté, et l'avait ainsi obligé de nous donner des momens que l'amour réclamait pour Julie. Il était d'autant plus pressé de la revoir, qu'aux inquiétudes dont on est toujours tourmenté loin d'une personne chérie, se

joignaient celles que cause un silence prolongé : depuis long-tems, il n'avait reçu aucune lettre de Julie. Il cherchait à se persuader que de fausses combinaisons entre son itinéraire et les jours de courrier en étaient la cause ; mais un secret pressentiment dont il voulait en vain se défendre..... Hélas ! il n'était que trop fondé. Julie avait quitté Paris.

J'avais espéré que moins timorée, à mesure qu'elle avait recouvré sa santé, elle avait abandonné le projet formé dans sa maladie. Mais elle l'avait exécuté à la réception de la lettre par laquelle d'Arleville l'informait de son arrivée en France. Bernard et la mère Simplet étaient avec moi ; elle avait éloigné Lisbeth, et enfin

si bien choisi son moment, si bien pris ses mesures, que personne absolument personne, ne savait le lieu de sa retraite.

Que devint l'infortuné d'Arleville lorsque Lisbeth toute en larmes lui remit cette lettre !

« Des raisons que je ne puis vous » dire, me forcent à m'éloigner, à » vous ôter même l'espérance de nous » revoir jamais. Je vous paraîtrai sans » doute bien coupable. Je vous assure » cependant que je ne suis qu'à plain- » dre ; et que, si vous remplaciez par » une opinion désavantageuse les sen- » timens que vous m'avez accordés » jusqu'à ce jour, vous seriez bien in- » juste envers

JULIE.

CHAPITRE XXXII.

L'AMOUR MATERNEL.

Ce fut en vain qu'il fit toutes les perquisitions imaginables. Il ne put rien apprendre, et revint au château, le désespoir dans l'ame. Bientôt il tomba malade. Long-tems nous tremblâmes pour ses jours. Son père, mon épouse et moi, nous souffrions plus de ses maux, que si nous les eussions éprouvés nous-mêmes. Cependant quelle distance encore de notre douleur à celle de Justine ! Je croyais que, dans les différentes situations où je l'avais vue, elle m'avait rendu témoin de

tous les degrés de sensibilité ; mais elle n'avait pas encore tremblé pour la vie de son enfant. O nature ! nature ! quelle énergie tu donnes à la tendresse maternelle !

Il fallait voir Justine au chevet du lit de son fils, ne le quittant ni jour ni nuit, ne prenant ni nourriture, ni sommeil, lui adressant presque continuellement ces expressions douces, consolantes, qu'une mère seule sait trouver et employer, le couvrant de baisers à travers des ruisseaux pestilentiels de sueur, suivant ses moindres mouvemens, changeant d'attitude avec lui, recueillant ses soupirs, brûlante ou glacée, suivant qu'il éprouvait les ardeurs ou les frissons de la fièvre ; jusqu'à sa respiration que,

dans les momens d'oppression qui accompagnaient les crises dangereuses, elle mettait à l'unisson avec celle de son fils..... Enfin on eût dit qu'elle et lui n'étaient que deux moitiés du même être. Le coup fatal n'aurait pas frappé l'une sans anéantir l'autre ; mais le Ciel ne fut pas inexorable : il entendit les vœux de cette tendre mère, les nôtres. Le jeune d'Arleville ne fut point enlevé à notre tendresse.

CHAPITRE

CHAPITRE XXXIII.

LES AMANS RÉUNIS.

UN jour que j'étais dans le parc, occupé à cueillir des plantes ordonnées pour le malade, j'entends quelqu'un de l'autre côté du mur.

« Holà ! eh ! Y a-t il encore loin » d'ici au château d'Arleville ? — » Vous-y vlà, Monsieur — Dis-moi » encore, l'ami. Sais-tu si M. Blan» çay y est à présent ? — Oui-dà, » Monsieur ».

Je crus reconnaître la voix de Sans-Regret. Je m'empressai d'ouvrir une petite porte auprès de laquelle je me

trouvais. C'était effectivement lui. Dès qu'il me vit, il courut à moi, et m'embrassant tout aussi familièrement qu'il avait toujours fait.... Un autre m'aurait abordé respectueusement, à cause de ma nouvelle fortune, et ce respect-là m'aurait humilié ; au lieu que je fus fier de sa familiarité ; elle était une preuve qu'il me rendait justice.

— « Mais qu'avez-vous donc » ? me dit-il. « Vous avez l'air tout je » ne sais quoi. Est-ce qu'il n'y a donc » pas moyen de devenir riche sans devenir en même tems soucieux » ? Mais, quand je lui eus fait part de l'état du jeune d'Arleville : — « Ah ! » c'est différent ça. Gn'y a de quoi » s'affliger ; mais c'est égal, vlà z'un

» luron », en se frappant la main sur le ventre, « vlà z'un luron qui » va tous vous consoler. Si le mal de » M. d'Arleville ne vient que de ne » pas savoir ous'qu'est sa Julie, je » l' guérirai, moi, et j' m'en vante. » Il y a trois jours qu'en passant par » un chemin détourné, il était nuit, » le terrein était gras, j'avais bu un » petit coup, tant y a que j' roulai » dans un fossé, que ça pouvait passer » pour une chute à me casser le cou; » mais c'est égal; on me prit, on me » porta dans une maison voisine, où » je fus soigné comme un Colonel; et » ce qui gn'y avait de pu gracieux, » c'est que la maîtresse du logis était » belle à croquer, mais j'dis plus belle » que si elle n'avait été que belle,

» parce qu'elle avait l'air d'être bloquée
» de d'puis long-tems par le chagrin.
» Le lendemain elle me fit déjeûner,
» voulut me donner de l'argent ; mais
» votre serviteur, que je dis, un guer-
» nadier, n'tend pas la main comm'ça.
» Me vlà donc parti ; mais j'avais dans
» la tête que je connaissais ma belle
» hôtesse. En effet, à force de me
» rappeller ce trait-ci, ce trait-là, j'ai
» reconnu par mémoire Mlle. Julie ».
— « Ah ! mon cher Sans-Regret !
» mon cher ami ! allons vîte rendre
» la vie à toute une famille ». Et, me
mettant à courir, je suis en un clin-
d'œil auprès de M. d'Arleville. —
« Dieu soit loué » ! s'écria-t-il avec
transport. « Le bonheur de mon fils ne
» dépend plus que de moi. Cependant

» ménageons sa faiblesse, celle de sa » mère ; ne leur apprenons qu'avec » précautions. . . . . Mais est-il » bien sûr ? . . . . . — Et je m'en » vante » , dit Sans-Regret , qui m'avait suivi courant à sa manière. « Je ne l'ai vue en tout que deux fois ; » je ne l'ai reconnue que de mémoire ; » mais c'est égal. Je parierais mes » moustaches que c'est elle-même. » — Il serait si dangereux » , dit M. d'Arleville , « de donner une fausse » joie à ma femme ! à mon fils ! » Voudriez-vous me conduire chez » Julie ? — Oui-dà ! — Eh bien ! » partons sur le champ ».

On fit atteler une voiture. M. d'Arleville prit un prétexte. Il partit avec Sans-Regret. Le troisième jour, il

fut de retour avec Julie. Pendant son absence, Adèle et moi, nous avions d'abord jetté quelques lueurs d'espérance dans le cœur du jeune d'Arleville et de sa mère. Nous les avions fortifiés graduellement, enfin nous avions annoncé que la retraite de Julie était découverte, ensuite qu'elle venait, enfin qu'elle était arrivée. Malgré tous ces ménagemens, l'instant où elle parut nous fit trembler de nouveau pour la vie de son amant. Des convulsions, des évanouissemens, le délire; mais ce ne fut l'affaire que des premiers momens. Cette crise passée, nous n'eûmes plus qu'à espérer. Bientôt le retour entier de la santé de d'Arleville, et son mariage avec Julie, ne nous laissèrent plus de vœux à former.

Fidèle aux principes que l'expérience lui avait fait adopter, M. d'Arleville s'inquiéta peu de l'opinion d'un monde auquel il renonçait. Il ne vit que l'existence de son fils, et les vertus par lesquelles Julie avait racheté une faiblesse. Justine donna avec joie le titre de sa fille à la généreuse bienfaitrice qui avait si tendrement compati à sa situation. Tout ce que je devais à Julie, est un garant du plaisir avec lequel je la nommai ma sœur. La tendre amitié d'Adèle pour son frère ne pouvait que lui rendre bien chère la personne qui faisait son bonheur.

CHAPITRE XXXIV.

LES VRAIS PLAISIRS.

DANS une telle situation, qu'auraient été pour nous les prétendus plaisirs du grand monde ? Nous y renonçâmes pour jamais (1), et les brillantes sociétés de la capitale furent remplacées par le solide attachement des gens de la campagne.

Bernard, Lisbeth, et la mère Simplet, sont établis dans un joli manoir que nous leur avons donné tout au-

(1) Nous ne conservâmes de relation au-dehors qu'avec nos bons amis de Hollande.

près du château. Nous avons voulu faire de Sans-Regret notre concierge ; mais il a préféré la garde de nos bois, pour ne pas quitter le sabre et le mousquet.

Nous avons institué des fêtes pour éterniser quelques époques de notre vie, telles que le mariage de M. d'Arleville avec Justine, celui de son fils avec Julie, le mien avec Adèle. Leur nombre s'augmente chaque année, par les anniversaires de nos enfans. On juge bien que je n'ai point oublié l'époque où j'ai reçu la montre de Bernard. Lorsqu'un de nos vassaux s'est distingué par quelque trait de vertu, il reçoit à cette dernière fête, une montre d'argent, pareille à la mienne, et sur laquelle est gravé :

En mémoire de Bernard. Si celui qui a mérité le prix est pauvre, la montre est accompagnée d'une somme d'argent.

A chacune de ces fêtes, le bon Curé Francir distribue des récompenses aux enfans qui ont le plus mérité ; la mère Simplet fait une neuvaine, et brûle des cierges ; Lisbeth préside à l'ajustement des jeunes paysannes ; Bernard soigne les détails ; Sans-Regret, aidé de quelques jeunes gens qu'il exerce, entremêle d'évolutions militaires les danses villageoises, et finit toujours par s'enivrer ; *mais c'est égal.* Justine, Adèle et Julie font des mariages, donnent des trousseaux et des layettes ; M. d'Arleville, son fils et moi, nous donnons des portions de terrein à défricher, des instrumens pour les cul-

river, des grains pour les premières semences.

C'est ainsi qu'au milieu des jouissances vraies du sentiment, nous trouvons le bonheur que nous aurions en vain cherché dans les erreurs du luxe et de la vanité.

FIN.

TABLE

Des chapitres contenus dans ce volume.

CHAP. I. *La dévote et ses vassaux.* page 1

II. *Les plaisirs troublés.* 6

III. *Bien répondu.* 9

IV. *Le chien de la dévote et le braconnier.* 14

V. *Accident. Romance. Ridicule proposition de la dévote.* 21

VI. *Rencontre inattendue.* 30

VII. *Qui n'étonnera personne.* 35

CHAP. VIII. *L'improvisatrice.* page 38

IX. *Retraite.* 49

X. *Qui fera former de nouvelles conjectures.* 51

XI. *Progrès d'amour.* 58

XII. *Justin ou Félix.* 61

XIII. *Les enfans naturels.* 67

XIV. *Voilà comme on aime.* 75

XV. *Attentat.* 81

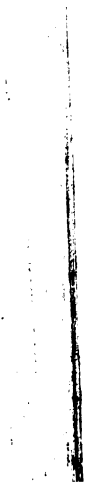
XVI. *La lettre de cachet.* 89

XVII. *Les deux moyens.* 95

XVIII. *Le Français chez l'Etranger.* 106

XIX. *Le bon Hollandais.* 113

XX. *L'effet des bons exemples.* 125



CHAP. XXXII. *L'amour maternel.* page 190

XXXIII. *Les amans réunis.* 193

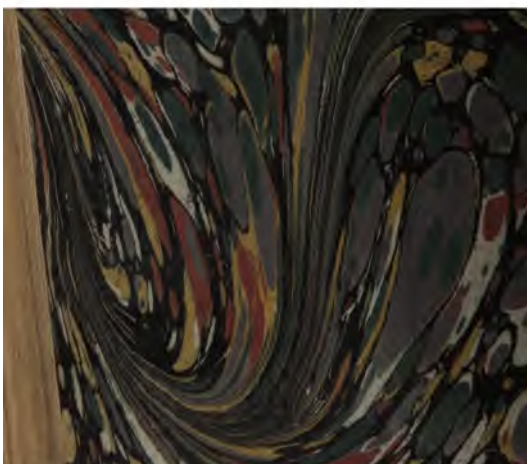
XXXIV. *Les vrais plaisirs* 200

Fin de la table.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, un manuscrit intitulé *Blançai*; et je n'ai rien trouvé qui puisse empêcher l'impression de cet agréable Roman. A Paris, ce 4 Février 1789.

TOUSTAIN-RICHEBOURG.

La permission se trouve à la fin de Victorine.

920493